

Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



Actes du Colloque
16 juin 2015

*George SAND, Tamaris
et la Méditerranée*



"Le Filet du Pêcheur"

N° 136 – septembre 2015
Prix : 3 €
C.P.A.P. N° 0418G88902
I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne*

Siège social :
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa
83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

Lefiletdupecheur.asam@gmail.com



LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison
"Le Filet du Pêcheur"
N° 136

Président : Bernard ARGOLAS.

Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.

Réalisation : Bernard ARGOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.

Choix des illustrations : Bernard ARGOLAS.

Mise en page : Germaine LE BAS.

Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.

Adresse e-mail : lefiletdupecheur.asam@gmail.com

LE MOT DU PRESIDENT

Le séjour de George SAND à La Seyne, même s'il n'a duré que 3 mois, est resté très présent dans l'imaginaire collectif des Seynois. De février à fin mai 1861, la bonne dame de Nohant s'installa à Tamaris, dans une bastide, la villa Trucy. Son célèbre roman, "Tamaris", est fortement marqué par ce séjour et ses nombreuses promenades, souvent botaniques. Le nom de SAND a été donné à La Seyne à des résidences, à l'hôpital, et un médaillon la représentant trône à l'entrée du musée de Balaguier. Il était donc tout à fait légitime de lui consacrer un colloque, pour, au-delà du mythe, mieux connaître la femme et l'écrivain.

Ce colloque a eu lieu le 16 juin 2015, dans le cadre majestueux de la Villa Tamaris-Pacha. Il a connu un vif succès, et les places se sont avérées insuffisantes...

Nos quatre conférenciers, Nathalie BICAIS, Jean-Claude AUTRAN, Gilbert PAOLI et Bernard HAMON ont su, tout au long de l'après-midi, tenir en haleine et apporter beaucoup de plaisir à un public chaleureux et conquis.

Ce numéro 136 du *"Filet du pêcheur"* est le reflet de cette journée très réussie. Ce sont les actes de ce colloque. Vous y trouverez l'essentiel des interventions. Mais vous pourrez trouver bientôt sur notre site, leur intégralité avec de nombreuses illustrations en noir et blancs et en couleurs.

Bonne lecture.

Bernard ARGOLAS.

Sommaire

Le Mot du Président.	Bernard ARGOLAS	Couv.2
La vie de notre Société		Couv.3
Photos / KXTC. Podcast Radio	Philippe SIGNORELLI	Couv.4
<i>"Tamaris au temps de George SAND"</i>	Nathalie BICAIS	1
<i>"La botanique dans l'œuvre de George SAND"</i>	Jean-Claude AUTRAN	11
<i>"George SAND, un écrivain engagé"</i>	Gilbert PAOLI	23
<i>"George SAND et l'Italie"</i>	Bernard HAMON	39
Détente.	Chantal DI SAVINO	52

LE TAMARIS DE GEORGE SAND

Nathalie BICAIS



A la suite d'une brusque et grave maladie qui saisit George SAND le 27 octobre 1860 et la laissa très affaiblie, la décision fut prise d'aller passer deux ou trois mois dans un climat plus doux, pour fuir les humides printemps du Berry. Le 25 novembre, on la voit demander conseil à son ami Charles PONCY, le maçon-poète de Toulon, sur la possibilité d'une installation en Provence. Elle pense d'abord à Hyères, Monaco, Menton, Nice, compare les prix, pèse les avantages et les inconvénients, se renseigne auprès d'amis qui sont dans le Midi. En définitive, ce fut la région de Toulon qui l'emporta, et le 15 février, laissant la neige à Nohant, George SAND partira avec MANCEAU et sa servante préférée, Marie CAILLAUD. Maurice SAND avait été envoyé en éclaireur. Passant par Montluçon et Lyon, les voyageurs arrivèrent à Toulon le 18 et s'installèrent dès le lendemain à Tamaris, où un avoué de Toulon acceptait de louer sa maison de campagne *"dans une solitude absolue et un pays splendide, le vrai pays de la lumière"*.

LE TAMARIS DE GEORGES SAND

En 1861 Georges SAND découvre Tamaris en arrivant de Toulon par bateau. Elle y restera 3 mois, du 19 Février au 29 Mai 1861. Elle découvre le paysage singulier d'une lagune bordée par le Cap Cépet (Saint Mandrier) et son Lazaret, l'Isthme des Sablottes et sa plage, et les collines boisées de l'Evescat. Elle traverse une rade bordée de forts et d'équipements militaires qui jouèrent et jouent encore, un rôle important dans la défense du pays. Elle y arrive en bateau car une ligne existe avant le développement des liaisons et navettes par Michel PACHA quelques années plus tard.

Dans son *Guide pour le malade et le touriste*, le Docteur Paul SAUZE décrit le site avec emphase : *"Située, en effet, au fond de la baie qui porte son nom, cette station paisible et ravissante est limitée à l'est par la pointe de Balaguiet et à l'ouest par la villa qui a abrité pendant quelque temps l'illustre romancier. Protégé contre la violence des vents*



du nord par un vaste rideau de collines couvertes de pins et de beaux chênes lièges qui l'entourent d'une ceinture de verdure, Tamaris est baigné sur toute sa longueur par les flots de la Méditerranée ; et, grâce à la digue qui ferme la rade de Toulon, cette baie a été transformée en un lac doux et tranquille, que les ouragans ne peuvent agiter et dont les eaux reflètent continuellement l'éclat du ciel. C'est à peine si le souffle tiède et moelleux de la brise fait frissonner cette onde paisible en la caressant. A droite se déroule la belle plage des Sablettes, tandis qu'à gauche s'étale la grande rade de Toulon avec sa longue jetée derrière laquelle se profilent en pénombre les hauteurs de Giens et des îles d'Hyères. Enfin, les collines et la presqu'île de Saint-Mandrier forment le fond du tableau. Excentré par rapport à la ville et son port, mal desservi, ce quartier demeurait relativement isolé"

"A Tamaris, comme aux Sablettes, on n'accédait il y a trente ans que par La Seyne et par un affreux chemin. C'était toujours, surtout par les mauvais jours de février et de mars, une fatigante corvée, soit qu'on y vînt de La Seyne par l'abominable chemin susdit de l'abattoir, où l'on pataugeait jusqu'aux chevilles ; soit qu'on y vînt des Sablettes en longeant les sentiers marécageux du rivage où, quand soufflait le vent du large, les vagues vous déferlaient impudemment dans les jambes, sans qu'on pût se garantir de leur assaut."

Tamaris à l'époque, n'est pas encore urbanisé. C'est ce site encore sauvage et isolé que George SAND choisira pour sa convalescence en 1861. L'écrivain cherchait la solitude et va la trouver en renonçant à *"Hyères et ses palais, ville d'Anglais où il faut toujours être sur son 36"*.



LA BAIE DU LAZARET

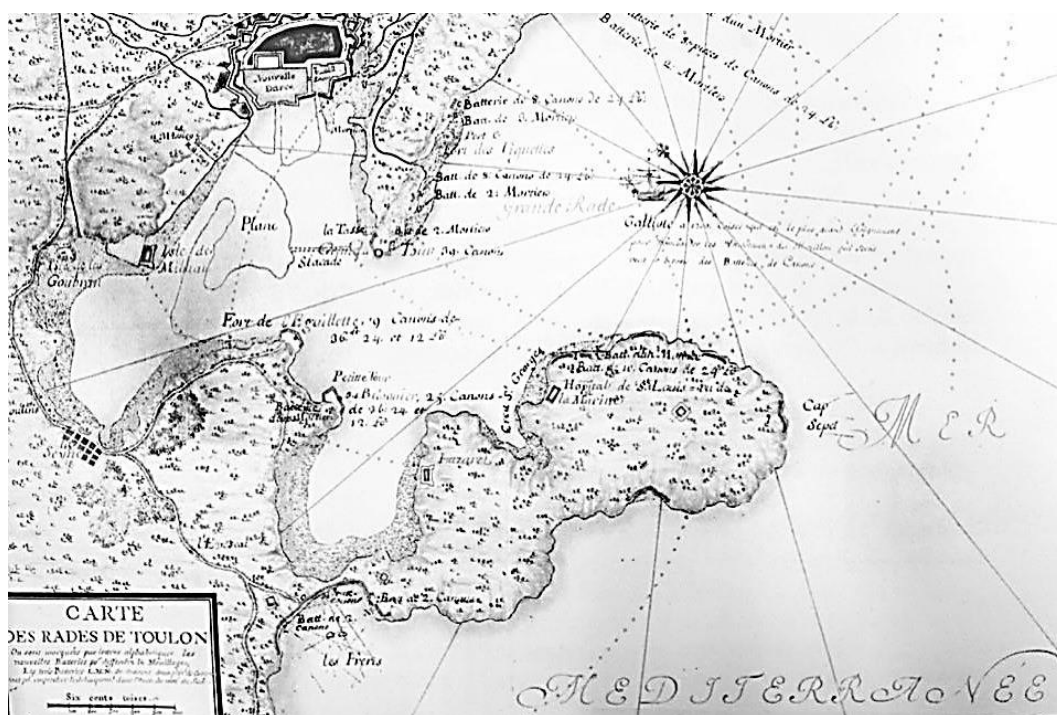
"Le Lazaret" évoque le nom du bâtiment militaire où étaient tenus en quarantaine des contingents entiers de soldats à leur retour de campagnes de guerre.

En 1657, dans le quartier de "Cépet" (Saint-Mandrier), les consuls de Toulon font l'acquisition des terrains nécessaires à l'implantation du Lazaret. Les armées navales du XVII^e siècle, ignorantes des mesures d'hygiène actuelles, charriaient de nombreuses maladies contagieuses qui pouvaient déclencher de graves épidémies : "la Peste du Levant" par exemple. Arborant une flamme jaune pour se signaler, les bâtiments à risque ne devaient débarquer ni passagers, ni marchandises avant un certain nombre de jours fixé par les intendants de la santé. Les passagers ne pouvaient alors aller à terre que dans les limites du Lazaret.

Au XVII^e siècle, le port de Toulon prend une importance militaire considérable avec COLBERT. La presqu'île de Saint-Mandrier ainsi que le littoral seynoïse, participent à la politique de défense. En 1633, RICHELIEU envoie une mission pour renforcer la Tour Royale du Mourillon à l'entrée de la rade de Toulon, ainsi que l'anse de Balaguier sur la pointe opposée, afin de défendre l'accès à la rade.

De 1634 à 1636, on construit le Fort de Balaguier à Tamaris. De 1672 à 1685, fermant l'anse de Balaguier, LOUIS XIV fait construire le Fort de l'Eguillette. Pour compléter le dispositif défensif, on édifie sur la presqu'île de Saint-Mandrier des batteries et des forts.

La plupart de ces ouvrages furent établis sous le règne de LOUIS XIV selon les plans et projets du Maréchal DE VAUBAN (1633-1707). Celui-ci a eu l'idée de la seconde ligne de forteresses des collines. NAPOLEON, considérant son œuvre, s'écria : *"C'est lui le premier qui vit les choses en grand"*. L'histoire militaire de Toulon se joue autour de sa rade ; La Seyne-sur-mer avec Balaguier et l'Eguillette, Saint-Mandrier avec son Lazaret qui la ferment à l'Ouest et au Sud seront des acteurs forcés de l'aventure toulonnaise.



Mais dès l'origine, la Grande Rade possède un inconvénient majeur : son entrée unique ne permet pas de retraite ou d'échappée. Un système de surveillance par bateaux stationnant au large des côtes, assure un contrôle des allées et venues des navires dans la rade. Ces bâtiments sont qualifiés de "stationnaires" et sont basés au fort de Balaguier dont la situation géographique dans la rade est la plus favorable, face à l'accès depuis l'Est, le plus proche du port de Toulon sur la rive opposée.

L'HISTOIRE MILITAIRE DE LA RADE ET DE SES FORTS MILITAIRES :

Longtemps le danger vint de la mer. Toulon, arsenal de la marine Royale devait être protégé. Le littoral seynoïse (qui intègre à l'époque Saint-Mandrier) participa à cette défense.

En 1793, Toulon est occupé par les Anglais accompagnés de leurs alliés les Espagnols et les Napolitains. En Septembre 1793 les canons de l'artillerie commandée par BONAPARTE commencèrent à battre une partie de la rade occupée. Les ennemis battent en retraite mais s'accrochent à la presqu'île de Balaguier qu'ils fortifièrent par le petit Gibraltar et la redoute Mulgrave. Dans la nuit du 16 au 17 décembre 1793, le petit Gibraltar est enlevé grâce au feu incessant à partir des batteries des Jacobins, des Hommes-sans-peur et des Chasse-Coquins.

Les forts de Balaguier et l'Eguillette sont repris. En 1812 L'ancienne redoute Mulgrave est reconstruite sous le nom de fort NAPOLEON.



Le fort **Balaguier** dont la tour fut commencée en 1634 faisait face à la Tour Royale au Mourillon. En 1672 le fort de l'Eguillette. Le fort de Balaguier comportait une chapelle qui desservait la garnison de l'Eguillette et les redoutes Caire et de Grasse. A la même époque furent édifiées en terre de Saint-Mandrier (Cépet) les premiers forts et batteries.

La grande jetée est construite après le séjour de SAND, de 1877 à 1880 par la société de travaux maritimes des 3 frères DUSSAUD. Si SAND dit avoir vu des bagnards c'est parce que le bagne ferma en 1863. Les plus grosses pierres ont été prises à Sainte-Marguerite à côté de l'anse Méjean, transportées par la mer et placées sur 10 à 12 m de fond.

LE CONTEXTE HISTORIQUE GENERAL.

Dans le département du Var, La Seyne-sur-Mer s'étend le long du littoral méditerranéen, sur la bordure occidentale de la Petite Rade de Toulon ; dix kilomètres environ séparent les deux villes.

Au début du XIX^e siècle " la ville, qui n'est qu'un village, est sur le golfe qui termine la rade. Elle est environnée de petits coteaux bien dessinés et plantés de vignes, de cyprès et d'oliviers". Son peuplement est faible, le recensement de 1823 compte 5 605 habitants. L'essentiel des activités urbaines est regroupé autour du port de pêche.

C'est à partir de 1855-1856 que La Seyne-sur-Mer va connaître un incroyable essor économique et démographique avec la constitution par Armand BEHIC de la Société anonyme des Forges et Chantiers de la Méditerranée.

"En 1859, le port de La Seyne comprend un développement de quais de 700 mètres, et il a une superficie de 24 600 mètres. Le commerce y est peu de chose ; toute l'importance maritime de La Seyne est dans la construction des navires. La ville possède l'immense usine des Forges et Chantiers de la Méditerranée, pour la construction des navires de fer.

Ces ateliers magnifiques, bien autre chose que ceux de La Ciotat, ont une superficie de 15 hectares et comptent 2 000 ouvriers".

En mars et mai 1859, la ligne de chemin de fer arrive à La Seyne et Toulon. Jusque-là, les deux cités étaient desservies par la voie maritime ou par les routes de terre, la voie ferrée de Paris se terminant à Marseille. En 1865, la ville est prospère et compte alors près de 13 000 habitants.



"C'est une colline couverte de pins parasols d'une beauté et d'une verdure incomparables. Le golfe du Lazaret séparé d'un côté de la grande mer par une plage sablonneuse, vient mourir tout doucement au pied de notre escalier rustique. Au-delà de la plage, la vraie mer brise avec plus d'embarras et nous en avons, de nos lits, le spectacle. La tête sur l'oreiller, quand, au matin, on ouvre un œil, on voit au loin le temps qu'il fait par la grosseur des lignes blanches que marquent les lames. A droite le golfe s'ouvre sur la rade de Toulon, encadrées de ses hautes montagnes pelées, d'un gris rosé par le soleil couchant. Tout cela est d'un pittoresque, d'un déchiré, d'un doux, d'un brusque, d'un suave, d'un vaste et d'un contrasté que ton imagination peut se représenter avec ses plus heureuses couleurs. On dit que c'est plus beau que le fameux Bosphore, et je le crois, car je n'avais rien rêvé de pareil..."



Ce ravissement se retrouve dans le carnet spécial où la romancière note chaque soir ses impressions et dont les pages, complétant les lettres aux amis lointains, constituent un hymne magnifique à la nature provençale.

L'ISTHME DES SABLETTES.

La rade de Toulon ne fut pas toujours cette mer fermée avec une unique entrée en pleine mer. Autrefois Saint-Mandrier qui fait face à l'entrée du port de Toulon était une île, et à l'emplacement actuel du cordon qui constitue l'isthme se trouvait une deuxième entrée dans la rade. C'est entre 1630 et 1657 que l'île de Cépet (Saint-Mandrier) fût transformée en presqu'île.

Nous avons vu que l'implantation du Lazaret avait aidé au développement d'un petit peuplement dans le quartier de Cépet. Ce quartier, séparé de La Seyne par un passage suffisamment large pour que les galères romaines et les tartanes puissent y circuler, contraignait les quelques familles qui y vivaient à de fréquentes traversées en bateau pour s'approvisionner en vivres. L'hiver, la traversée était rendue plus difficile par les vents violents qui balayaient la rade.

Afin d'atténuer ces difficultés, les habitants imaginèrent de planter sur le passage ensablé pendant la saison d'été des **"Tamaris"**, de sorte à créer une palissade de branchages entrelacés, susceptible d'arrêter progressivement la migration du sable vers le large lors des tempêtes. Ces arbres caractéristiques du littoral sont peu exigeants et supportent l'eau salé et le vent. Implantés en nombre dans les zones marécageuses jusqu'à Tamaris, ils furent à l'origine du nom de ce quartier, et l'on en trouve encore quelques spécimens centenaires le



long de la promenade qui surplombe la plage des Sablettes. Sous les vents violents et les flots, les Tamaris poussèrent bas et noueux, de plus en plus résistants avec les années, ne manquant pas de fleurir et de prospérer, augmentant ainsi leur capacité à fixer le sable. Une trentaine d'années plus tard, le cordon sablonneux constitué (Tombolo) permettait de se déplacer à pieds secs et en voiture entre La Seyne et ce qui était désormais une presqu'île : l'isthme existait. Cette formation nouvelle préparait le comblement futur de la corniche de Tamaris.

Un observateur scientifique relève en 1897 que : *"la formation moderne de l'isthme s'explique aisément si l'on observe que des courants de fond, venant de l'Est, apportent sur nos côtes de grandes quantités de sable... Tant que le passage des Sablettes qui s'étendait depuis Fabrègas jusqu'à Saint-Elme (plus d'un kilomètre) fût largement ouvert, les sables entraînés par les courants allaient se perdre dans les immenses profondeurs de la baie du Cap Sicié. Mais dès lors que les fonds de cette partie de la rade commencèrent à s'exhausser, la mer du large poussée par les vents du Sud, s'opposa à l'action des courants. Des monticules de sable commencèrent à émerger d'abord à l'Ouest, puis à l'Est du détroit et continuèrent à se développer et à se rapprocher jusqu'au moment de leur jonction"*.

Quand les courants qui tournoyaient dans la grande rade ne trouvèrent plus d'issue pour s'écouler, les sables qu'ils transportaient se déposèrent sur les fonds du rivage les moins agités

par la mer, et la baie du Lazaret commença à se combler avec une grande rapidité. Le port de l'Evescat dont parle l'historien BOUCHE, et l'anse du Croûton ne furent bientôt plus qu'un vaste marécage, des "paluns" comme on les appelait au siècle dernier. Ces marécages fournis en roseaux se trouvaient en de nombreux points du littoral seynois, d'où le nom de La Seyne ou



"Sagne" qui signifie "roseau". Cette théorie selon laquelle les baies ouvertes à l'Est s'ensablent et celles ouvertes à l'Ouest perdent leur sable, est reprise en 1973 dans une étude de courantologie réalisée par le commandant FOURNIER.

La création artificielle de ce passage a souvent posé problème. Etait-ce bon de supprimer tout contact entre les deux mers, l'une ouverte sur le grand large, l'autre désormais très fermée et stagnante, ou fallait-il laisser une circulation d'eau, en d'autres termes fallait-il percer l'isthme ?

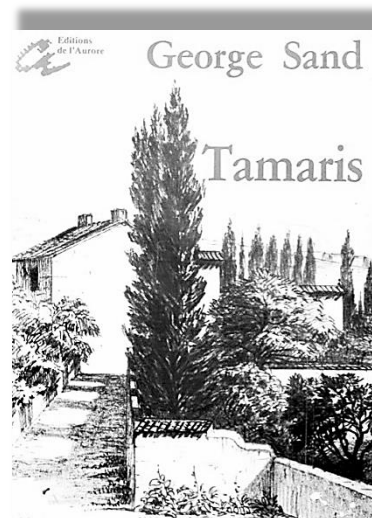
En 1783, par un arrêté, le roi interdisait d'enlever du sable dans la *"langue de sable appelée Les Sablettes, pour empêcher que la mer du large communique dans la rade"*. Mais il existait quand même des chenaux qui permettaient des échanges entre les deux milieux.

Un siècle plus tard, on retrouve dans les "Echos de Tamaris" de 1892, des traces de ce débat : *"Le ruban de sable qui unit la presqu'île de Saint-Mandrier au cap Sicié, pointe extrême de la France méridionale dans la Méditerranée, ferme la baie de Mar-Vivo, l'un des sites les plus incomparablement beaux du littoral. Cet isthme en miniature est, sans contredit, une des curiosités les plus originales de cette succession de montagnes, collines et promontoires si pittoresquement dentelés, qui entoure d'une ceinture aussi variée que grandiose, la magnifique rade de Toulon. Aussi les populations riveraines se préoccupent constamment des modifications que le temps et les empiétements de la mer pourraient faire subir à cette bande de sol menacé, qui, n'ayant extérieurement que 200 mètres de large, s'étend en réalité sous les eaux à de très grandes distances du côté de la mer libre et dans le golfe du Lazaret"*.

LES COLLINES DE TAMARIS.

Le cadre de son roman : entre réalité et fiction.

L'action de Tamaris est assez compliquée. Une jolie jeune femme, la marquise d'Elmeval, veuve avec un enfant de faible santé, est venue s'installer sous le nom de Mme Martin à la villa Tamaris (celle-là même où George SAND a passé trois mois en 1861). Deux hommes, que lie une amitié de fraîche date, vont s'éprendre d'elle: le narrateur, docteur, et le lieutenant de vaisseau La Florade. Ils sont très dissemblables : autant l'un est réservé, discret, scrupuleux, et, disons-le, sérieux à l'excès, sans initiative en stratégie amoureuse, autant l'autre est extraverti, gai, agité, tête folle et séducteur-né. Il mène déjà deux intrigues dans le coin : la première avec une métisse belle, indolente et inculte qui est éprise de lui, mais la liaison est encore platonique ; la seconde avec la femme d'un brigadier garde-côte, Catarina Estagel, dite la Zinovèse, dont il est l'amant. Type de jolie femme du peuple, coquette, fière d'une beauté qui a fait d'elle naguère une reine de village, jalouse et vindicative, excessive en tout.



Tamaris de Balaguier à l'Evescat....

Dans l'abondante production de George SAND, il est peu de romans aussi bien localisés. Les paysages font d'ailleurs partie de l'action, ils y jouent un rôle et leurs descriptions (leurs portraits pourrait-on dire) sont très soignées. Le manuscrit présente des variantes éloquentes à cet égard, prouvant que l'auteur s'y est particulièrement appliqué. Son Journal lui restituait à No-hant ses impressions, grâce aux notes quotidiennes prises sur le vif. *"Dans la presqu'île : Tamaris, quartier de la commune de La Seyne, le fort Napoléon, ancien fort Caire, la plage des Sablettes, le fort de Balaguier, le cap Sicié, la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, Six-Fours-le-Vieux sur son cône, la forêt de la Bonne-Mère (forêts communales de La Seyne et de Six-Fours), le Baou Rouge, Fabregas, Le Brusç."* (Le fort Blanc, que George SAND a vu et que Maurice avait dessiné, proche de Fabregas, semble avoir disparu sans laisser de traces).

"Dans le quartier de Saint-Mandrier : le cap Cépet, le Baou Bleu, le jardin botanique, maintenant occupé par la Marine et dont l'accès est soumis à autorisation. A l'ouest : Saint-Nazaire (devenu Sanary-sur-Mer), les îlots des Ambiers ou Embiez. A l'est : Hyères établi dans la plaine, la presqu'île de Giens et les îles d'Hyères dans le lointain. Au nord, la petite rade et la grande rade, la ville et le port de Toulon".



La maison du gardien et l'accès :

Une ancienne photo (non datée) de l'entrée du domaine au bord de la Corniche Michel Pacha du temps où existait un portail métallique construit vers 1891 par le propriétaire M. ROS-SOLIN, avec l'architecte ROUSTAN. En arrière-plan, la "casa di Mino".



La maison et son jardin.

A l'origine la bastide est un ensemble rural dans lequel s'insère l'habitation-jardin de plaisance, mais elle peut être une modeste demeure vouée aux loisirs et à la détente. Charles PONCY était propriétaire sur le rivage des Sablottes d'une "minuscule bastidette". Le poète s'en contente et décrit : *"de ma rustique terrasse dont une opulente vigne vierge, son luxe unique, couvrait tout le treillard, je pouvais à loisir rassasier mes poumons des salubres effluves salines, et mes yeux d'un horizon sans autre limite que le ciel azuré comme lui"*. George SAND décrit cette maison : *"Sa cambuse toute flambant neuve lui coûte 3 000 francs la clé à la main - 3 fenêtres de front, un salon, salle à manger et une cuisine en bas, 3 chambres en haut. Ce n'est pas cher tout paraît bien établi, il n'a plus qu'à meubler. Il a la vue de la pleine mer, et*



du Cap Sicié. Pas un brin d'arbre sur son terrain, c'est affreux, mais il n'aime que la mer, en nai Toulonnais qu'il est".

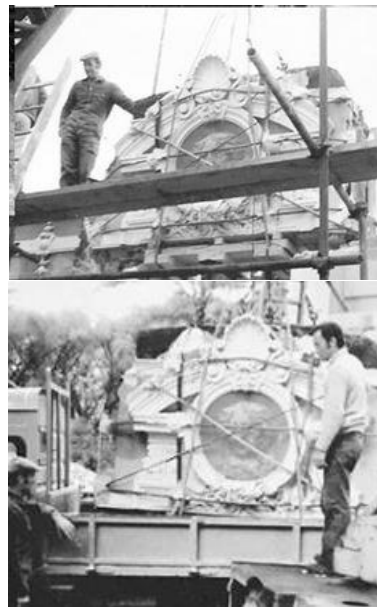
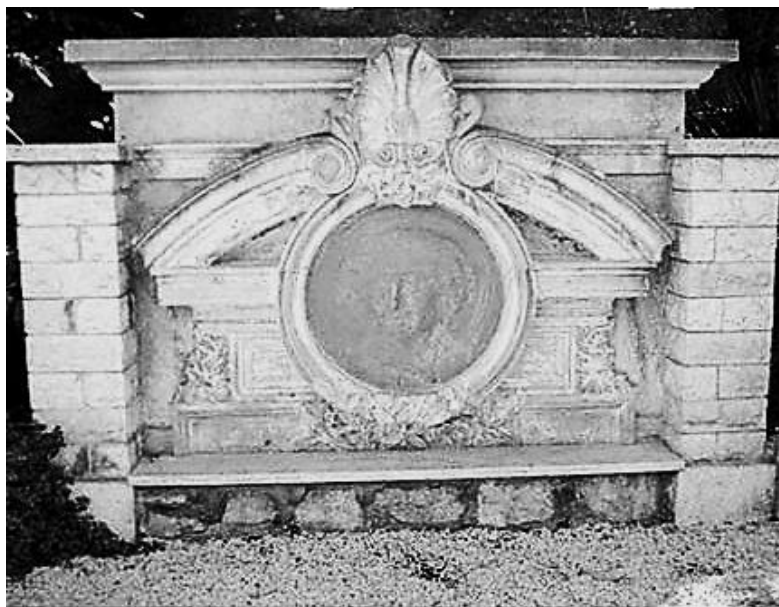
C'est également dans une bastide que George SAND emménage avec son fils Maurice, son compagnon MANCEAU et sa servante. Ils vont louer *"les trois-quarts d'une petite maison de campagne très bourgeoise mais extrêmement propre, que le propriétaire, avoué à Toulon, n'habite pas en ce moment et ne loue jamais"*.

En effet, le propriétaire gardera, pour lui et sa famille, des chambres ne voulant pas "louer sa maison entière". La demeure se nomme le Tamarin. Un "escalier rustique" conduit les nouveaux arrivants au *castuc* dont on n'aperçoit que le toit au milieu des pins.

Dans Notes sur un voyage dans le Midi de la France George SAND détaille l'habitation : *"La maison est petite, badigeonnée en jaune rosé à la mode du pays, couverte en tuiles courbes, six fenêtres en façade, contrevents verts. Devant la maison une terrasse pavée en briques (les belles briques vernissées en rouge de la localité) un berceau en fer avec des rosiers grim-pants, jasmins, chèvrefeuiltes, deux arbres exotiques à l'entrée"*. L'écrivain décrit à nouveau la terrasse dans son roman *Tamaris* : *"pavée de grands carreaux rouge étrusque et ombragée de plantes exotiques. Autre terrasse à l'air libre plantée d'arbustes, arbousiers, lauriers roses, etc... ; au-dessus, un terrain inculte qui règne tout autour de la maison et forme une colline très jolie plantée de beaux pins maritimes déjà forts et tout en boules et en parasols qui cachent la maison entièrement et de tous côtés"*.

Le médaillon :

Les photos du médaillon à l'effigie de George SAND qui avait été placées sur la villa lors d'une manifestation de littérateurs et de félibres en 1891, lors de la tentative pour sa récupération faite par l'entreprise seynoise Ferraris en 1975, et tel qu'il est présenté aujourd'hui au musée de Balaguier.



CONCLUSION :

La lumière, le relief dramatique et la sensation de bout du monde apportaient à George SAND, à l'occasion de ce court séjour tous les éléments d'un Roman.

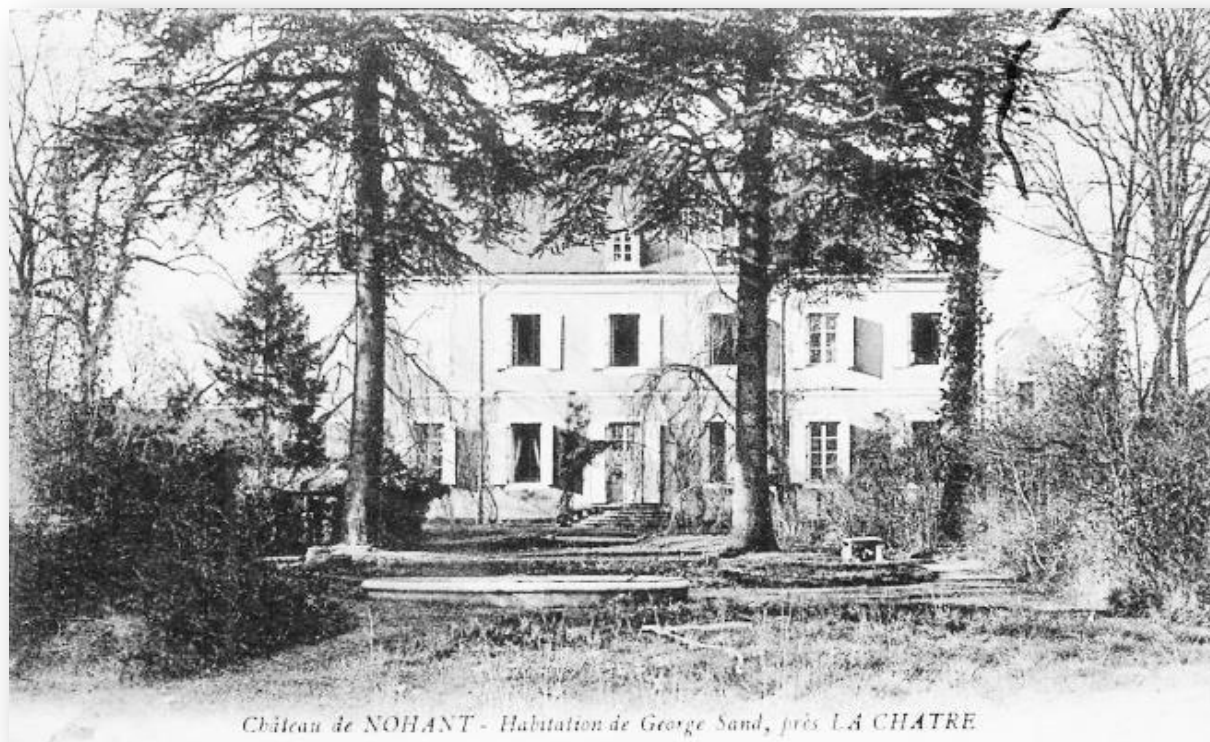
LA BOTANIQUE DANS L'ŒUVRE DE GEORGE SAND

Jean-Claude AUTRAN

Comme cela ressort de son œuvre, George SAND a bien eu du goût, de l'intérêt, de la passion pour la botanique, c'est à dire pour *l'étude, la description, la dénomination, la classification des espèces végétales*, et plus généralement pour les sciences naturelles puisqu'elle avait aussi une bonne expertise en géologie et minéralogie. Pour elle, il était important de *savoir nommer et classer*.

A) ORIGINE(S) DE LA PASSION DE GEORGE SAND POUR LA BOTANIQUE.

Le XVIII^e siècle avait mis à la mode l'habitude d'herboriser, à l'image de Jean-Jacques ROUSSEAU. Tout comme Alexandre DUMAS (né en 1802), qui avait une profonde connaissance de la nature, George SAND (née en 1804), manifeste beaucoup d'admiration pour Jean-Jacques ROUSSEAU.



Château de NOHANT - Habitation de George Sand, près LA CHATRE

Les goûts naturels de la jeune Aurore [on rappelle que notre romancière ne prit le nom de George SAND qu'en 1832 et qu'elle naquit "Amantine Aurore Lucile DUPIN"], son enfance à Nohant, dans le Berry (à partir de 1808), tout cela fera d'elle un être passionné par la nature et particulièrement par la vie végétale et par ses manifestations les plus simples comme les fleurs, les herbes et les jardins.

Cette passion de George SAND pour la botanique ne va cesser de se développer au cours de sa vie grâce à son travail à partir des ouvrages de l'époque, mais surtout grâce à *sa rencontre avec plusieurs personnages férus de botanique* : son précepteur DESCHARTRES ; un étudiant parisien, de Grandsaigne, qui lui enseigna les sciences naturelles ; un certain Germain DE SAINT-PIERRE, lorsqu'elle viendra séjourner à Tamaris, de qui elle écrira "j'en ai plus appris avec lui dans un soir que les livres ne m'en ont encore fait comprendre". Mais ce sera surtout Jules NERAUD (dit le *Malgache*) qui sera, pendant de nombreuses années, son guide botaniste le plus autorisé.

Avec son précepteur DESCHARTRES. La jeune Aurore n'a pourtant pas acquis cette passion dès son jeune âge à l'époque où, entre l'âge de 7 ans et l'âge de 13 ans, son précepteur DESCHARTRES lui apprenait les rudiments de tout ce qui devait faire l'éducation des jeunes filles, du latin à la broderie, de l'arithmétique à la versification, du piano à la grammaire, et naturellement les sciences naturelles, avec la botanique dont DESCHARTRES était un connaisseur.

Car, comme elle l'écrira plus tard dans *Histoire de ma vie*, "à cette époque, la botanique n'est point du tout une science à la portée des demoiselles". En effet, "pour comprendre la botanique il faut connaître les mystères de la génération, de la fécondation et la fonction des sexes ; c'est même tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans l'organisme des plantes".



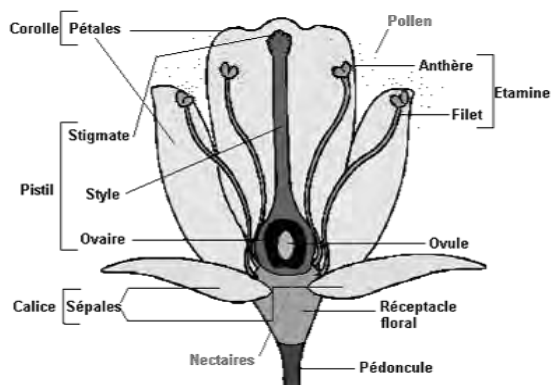
*La jeune Aurore.
(Portrait par Alfred
DE MUSSET, 1833)*

Il est vrai que la détermination et la classification des plantes repose en grande partie sur la structure et l'organisation de la fleur, ses organes mâles et ses organes femelles et, comme on le pense bien, DESCHARTRES lui cache tout ce qui touche aux organes de reproduction. "La botanique se réduisait donc pour moi à des classifications purement arbitraires – puisque je n'en saisisais pas les lois cachées – et à une nomenclature grecque et latine...". Déjà apparaît sa tendance à poétiser les notions scientifiques, puisqu'elle rajoute : "Que m'importait de savoir le nom scientifique de toutes ces jolies herbes des prés, auxquelles les paysans et les pâtres ont donné des noms souvent plus poétiques et toujours plus significatifs : le thym de bergère, la patience, le pied de chat, la mignonette, la repousse, le danse-toujours, l'herbe aux gredots, etc." ?

La botanique aux noms barbares qu'elle doit apprendre ne lui apparaît donc à cette époque que comme une discipline pédantesque et coupée du réel. Dans sa jeunesse, elle semble ressentir ce qu'écrira un peu plus tard le journaliste et romancier Alphonse KARR : "la botanique est l'art d'insulter les fleurs en grec et en latin".

A la fin de 1817, notre jeune Aurore, indocile, est mise en pension au couvent des Dames Augustines Anglaises à Paris et, en 1820 – elle a 16 ans – elle revient à Nohant, sa grand-mère ayant envisagé de la marier. C'est alors qu'intervient sa rencontre avec Jules NERAUD, personnage né et mort à La Châtre (1795-1855). Elle commence alors un nouveau parcours botanique, loin des fatras latins et grecs de DESCHARTRES.

Avec Jules NERAUD, dit *Le Malgache*. Après bien des errements dans sa jeunesse (armée, études en anatomie comparée, politique, participation à une mission scientifiques dans l'Océan Indien : Ile Bourbon [La Réunion], Madagascar – d'où le surnom que lui donnera George SAND), Jules NERAUD revint à son pays d'origine pour se consacrer à la botanique et à



Structure et organisation d'une fleur.

la culture de plantes exotiques. Il devient ainsi le professeur de botanique d'Aurore.

Au cours de longues promenades dans les paysages du Berry, NERAUD va lui expliquer toute la sexualité des plantes en utilisant des termes facilement assimilables.

Naturellement, il ne va cesser aussi de lui "conter fleurette", étant devenu éperdument amoureux d'elle, "truffant ses notes de botanique de beaux compliments ou de madrigaux", mais ce sera toujours sans réciprocité. C'est cependant une amitié très profonde qui liera les deux

personnages et qui durera 35 ans. Des centaines de lettres seront échangées avec toujours des expressions comme : "J'ai passé une journée heureuse auprès de toi, mon brave Malgache [...]". "J'ai le spleen, Malgache, j'ai le désespoir dans l'âme [...]". "Je remonte la Forêt-Noire pour chercher une plante que le Malgache veut que je lui rapporte [...]".

Grâce à NERAUD, elle acquiert donc de solides bases en botanique. Ainsi était donnée une impulsion définitive à cette véritable passion qui va continuer à peu près toute la vie de George SAND (sauf peut-être entre 1837 et 1854 dans les périodes où elle vit à Paris, ou lorsqu'elle est préoccupée par ses problèmes financiers, ses passions nombreuses ou son divorce), une passion qui se prolongera et s'amplifiera même après la mort de NERAUD et lorsqu'elle aura elle-même dépassé l'âge de 50 ans. Elle saura identifier et classer un grand nombre de plantes, une tâche difficile qui demande une parfaite connaissance de la morphologie d'une plante, qui demande "du métier", des années de travail.



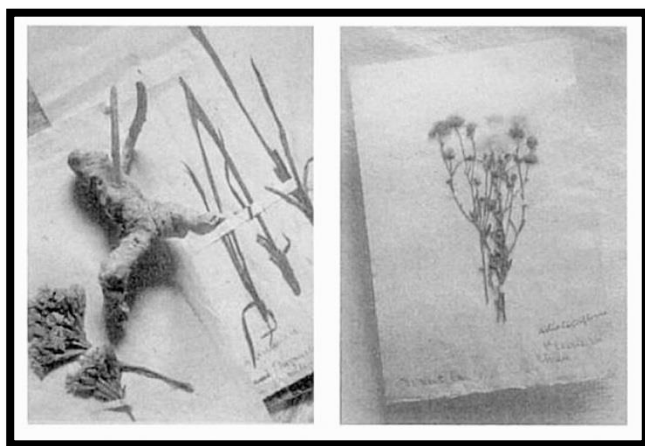
George SAND (portrait aux fleurs par Auguste CHARPENTIER, 1838).

Cette connaissance de la botanique va se décliner de plusieurs manières parallèles :

- 1) Elle réside de plus en plus à Nohant.
- 2) Ses études et ses observations, parfois approfondies, apparaissent dans les agendas-journaux qu'elle tient régulièrement, dans ses *Lettres d'un voyageur*, ou encore dans *Les contes d'une grand-mère* (1872-1876). De même, sa correspondance avec son fils, sa fille, ses amis, et plus encore ses agendas, sont remplis de notations botaniques. Par exemple :
 - ✓ 22 juillet 1860 : "Toute la journée, botanique (...) et puis on dîne et on refait de la botanique. Oh, on fait un herbier. Bigre !"
 - ✓ 1^{er} août 1860 : "Botanique dans le jardin, et toute la journée au salon. Bain en herborisant. Dîner. Botanique... botanique".
 - ✓ 2 août 1860 : "Botanique. Botanique. Botanique. Botanique. Botanique. Dîner. Botanique. Bésigue. Botanique".
 - ✓ En décembre de la même année, elle écrit au prince Jérôme : "Ma passion du moment, c'est la botanique".
 - ✓ En 1867, elle écrit à FLAUBERT : "Je prends un bain de botanique, je me porte comme un charme, je bois de la botanique" et, en 1872, au même FLAUBERT : "Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le paradis sur la terre".

3) Elle se lance dans la confection d'herbiers. C'est à Nohant, au début de 1830, qu'elle commence son premier herbier. Ce devait être le grand herbier du Berry. Constitué entre 1832 et 1837, ce ne fut cependant jamais un herbier très conséquent : 125 plantes environ, avec un étiquetage très approximatif. Seules quelques planches de cet herbier ont été conservées dans la Bibliothèque historique de la ville de Paris et dans la collection de Christiane SAND.

Par la suite, elle va herboriser dans tous ses voyages (Auvergne, Bretagne, Normandie, Pyrénées, Italie,...) et, en 1860, elle décide la création d'un second herbier, beaucoup plus étendu, avec des



Pages d'herbier de George SAND (coll. Christine SAND).

plantes de différentes régions de France : flore des montagnes, flore méditerranéenne, ... Elle rédige aussi des Conseils pour constituer un herbier.

On ne sait malheureusement pas ce qu'est devenu ce deuxième herbier de George SAND. Il ne semble pas qu'il ait été légué à l'Académie française et il est peut-être resté à Chantilly où la guerre de 1939-1940 aurait pu lui être fatale. Peut-être certaines de ses planches se trouveraient-elles actuellement aux Etats-Unis (?).

Mais l'herbier – bien qu'elle n'arrêtera pas de mettre des plantes sous presse – la laissera quand même insatisfaite : "L'herbier n'est qu'un reliquaire, un cimetière". Par rapport à la beauté des fleurs naturelles "il ne renferme que des cadavres...". C'est cependant le seul moyen dont on a disposé pendant des siècles pour conserver des échantillons.

4) Il apparaît que le lien de George SAND avec la botanique a un caractère atypique :

Bien qu'elle devienne une véritable professionnelle en botanique, George SAND n'aura jamais exactement la démarche d'une scientifique. Ainsi écrit-elle à Juliette LAMBERT : "Ne me dites plus que je la sais [la botanique], j'en bois tant que je peux, voilà tout".

En effet, si elle identifie correctement ses trouvailles, elle ne se contente pas de nommer, de décrire froidement à la manière d'une scientifique, il faut qu'elle ajoute aux descriptions des commentaires personnels sur la beauté des fleurs, sur la poésie qu'elles lui inspirent, en mélangeant toujours noms latins, noms français ou noms vernaculaires : il y aura toujours chez elle ambivalence entre botanique et poésie, états d'âme, voire symbolique des fleurs.

"Sur les sommets de l'Auvergne, il y a des gentianes et des statices d'une beauté inouïe et d'un parfum exquis", "Je rapporte l'ophrys lutea, superbe, et que je ne donnerai pas cent sous",...

"Trouvé 7 ou 8 epipactis blancs dans les bois, les uns avec une longue bractée à la fleur inf de l'épi, les autres sans bractée, tous rabougris par le vent et la sécheresse"...

5) Elle élève ses réflexions bien au-delà de la botanique :

Elle étudie en effet de façon approfondie la structure et l'architecture des plantes et des fleurs. Elle l'explore avec passion et attention pour saisir "l'âme de la fleur". Elle a fait, peut-être sous l'influence du peintre DELACROIX, des études de fleurs, des portraits de fleurs à l'aquarelle rehaussée de gouache.

Elle étudie la physiologie végétale et prend connaissance avec grand intérêt des théories de DARWIN (*L'origine des espèces*, 1859) et se lance dans des réflexions très approfondies sur l'évolution, les mutations, l'adaptation de certaines espèces aux évolutions du milieu. Elle est notamment fascinée par la transformation du pétale en étamine lors du développement d'une fleur. Mais elle est, à l'époque, de ceux qui maintiennent l'existence d'un Dieu créateur qui aurait introduit un principe général d'évolution. Mais ce Dieu n'est pas celui des catholiques, car elle ne peut pas se l'imaginer hors du monde, hors de la matière. Elle est donc sur une position complexe, entre spiritualisme et panthéisme. En outre, pour elle, le maintien de l'équilibre de la nature est essentiel – elle préférera les mauvaises herbes aux territoires arrangés par l'homme ; elle sera toujours prompte à prendre la plume pour s'élever contre les abus qui viendraient à menacer l'existence du milieu naturel. Une profession de foi éminemment écologiste¹.



Pages d'herbier de George SAND
(coll. Christine SAND).

¹ Bernard HAMON. "Car il est temps d'y songer, la nature s'en va..." - La nécessaire défense de l'équilibre de la nature. In : *Fleurs et jardins dans l'œuvre de George SAND - Actes du colloque international du Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques*, Clermont-Ferrand, 4-7 février 2004 (Simone Bernard Griffiths et Marie-Cécile Levet, eds.), Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand (2006), pp. 287-299.

6) La passion de George SAND pour la botanique ne cesse de s'amplifier au point de se traduire dans ses romans et ce, de différentes manières : simple décor, symbolique de la fleur, ou véritable érotique.

Il y a d'ailleurs, dans la botanique, deux mouvements : l'analyse d'abord, c'est-à-dire l'inventaire, puis la synthèse, c'est-à-dire la classification. Ne s'agit-il pas là des deux moments essentiels de la construction romanesque ?

Nous allons voir, à partir de quelques exemples comment la botanique intervient dans ses œuvres et que, partant de la botanique, notre romancière va nous emmener très loin, et parfois très haut.

B) LA BOTANIQUE DANS QUELQUES-UNES DES ŒUVRES DE GEORGE SAND.



1) Le roman *Indiana* qu'elle publie en 1832 est d'une grande importance à plusieurs titres.

C'est le premier roman qu'elle publie sous le nom de George SAND. Avec *Indiana*, elle se détache de SANDEAU et adopte le pseudonyme qu'elle conservera définitivement.

Elle y aborde les thèmes de la nature (dans la lignée de ROUSSEAU) et de l'exotisme (dans celle de CHATEAUBRIAND).

L'action se situe à la fin, dans l'île Bourbon. Elle en décrit la flore sans y être allée, une flore imaginaire. Et, en cela, elle procède comme le feront plus tard les écrivains naturalistes. Dans *Indiana*, George SAND se fonde sur les carnets que lui avait fournis son ami botaniste Jules NERAUD, *le Malgache*.

Certes, on n'est pas dans de la botanique au sens strict : il n'y a pas d'étude véritablement scientifique des végétaux, mais des énumérations d'essences exotiques, énumérations

toujours poétisées par des qualificatifs tels que : "les suaves émanations des orangers", "le parfum des girofliers", « les tamarins murmuraient dans l'ombre », ...

Mais, ce qu'on retient dans ce roman, c'est que la botanique devient une véritable érotique dans la confession d'amour faite à la jeune Indiana par Sir RALPH, puisque ce dernier devient ivre et fou en voyant "les insectes voluptueusement embrassés dans le calice des fleurs", ou "la poussière de pollen que les palmiers s'envoient". Ainsi, au travers du désir érotique de Sir RALPH (qui demande l'amour aux fleurs), George SAND, dans son imaginaire scientifique, nous ramène au système de reproduction des corolles, des pistils, du pollen. Dans ce roman *Indiana*, "l'amour subvertit la botanique, comme une sorte de langage des fleurs et de la nature"¹.

2) Dans *Lélia*, autre œuvre de jeunesse (1833, repris en 1839), la fleur joue un rôle essentiel, la fleur est pour l'auteur comme sa langue maternelle. Dans une certaine grammaire florale, elle distingue les fleurs pures (lys, rose blanche) et les fleurs capiteuses et troublantes comme la fleur d'oranger, la rose jaune ou le lotus.

Au cœur de ce roman, il y a une association entre femme et fleur, une association qui fait de la

La fleur d'oranger, fleur "troublante" ou "capiteuse", dans Lélia, 1833.



¹ Jean-Pierre LEDUC-ADINE. *George SAND et Jules Néraud, botanistes*, Ibid., pp. 301-311.

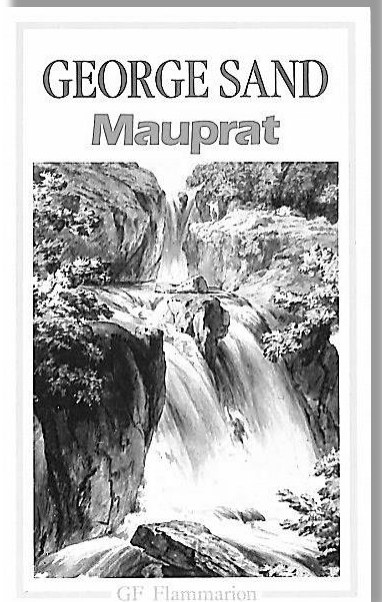
femme une fleur et de la fleur une émanation de la femme¹.

Ce texte avait été considéré comme scabreux et scandaleux car au travers du désir insouvi de l'héroïne Lélia, il traite de l'insatisfaction féminine, dont le sens est en fait beaucoup plus vaste et va jusqu'au doute métaphysique. A l'inverse de la poétique traditionnelle où l'association entre femme et fleur est un symbole de la vie ou d'un éros triomphant, George SAND, au travers de la fleur, met ici en œuvre un discours de désenchantement.

Si, dans cet ouvrage, nous ne sommes donc pas véritablement dans la botanique, il est clair que notre romancière n'aurait pas pu l'écrire sans une excellente connaissance du monde végétal et un amour de la botanique.

3) Dans *Mauprat* (1837), les motifs floraux qui émaillent le roman sont des signes révélateurs de la psychologie des personnages. Ainsi, l'héroïne, Edmée, entretient un lien fusionnel avec les fleurs en s'accordant même le surnom d'Edmea sylvestris...

Les personnages, dès leur première apparition, sont identifiables de par le cadre végétal dans lequel ils évoluent. Et c'est une image végétale, l'arbre généalogique, qui sert à représenter la hiérarchie familiale, scindée en deux rameaux ennemis. Dans ce roman, c'est le choix du champ lexical de la botanique qui sert à retranscrire une évolution psychologique et sociale². Finalement, à l'instar de ROUSSEAU, George SAND tient à confronter la botanique et l'éducation. La nature peut être un miroir de la culture. Et les fleurs peuvent se révéler comme des clés : celles des âmes, des cœurs et du bonheur.



4) Dans *Un hiver à Majorque* (1842), on est dans les années dites CHOPIN. La santé de Frédéric CHOPIN étant mauvaise, Georges SAND et ce dernier décident de partir faire un voyage à Majorque l'hiver de 1838-1839. On sait que George SAND va être fascinée par le décor et ne tarira pas d'éloges sur la beauté des lieux, qui vont d'ailleurs la prédisposer à écrire le roman suivant, *Spiridion*. Mais, fatiguée et déçue d'être devenue la garde-malade de CHOPIN, on sait aussi qu'elle est affligée par l'attitude des Majorquins à leur égard, nous décrit sa déception et sa rancœur vis à vis de son séjour et de ce peuple.

Mais ce séjour à Majorque offre à George SAND un jardin sauvage magnifique dans une nature exubérante et folle³. Elle y trouve toute la riche gamme de la Méditerranée qu'elle ne



manque pas d'énumérer : oliviers, amandiers, orangers, figuiers, caroubiers, ricins, palmiers, pins, lauriers, grenadiers, myrtes, nopals, câpriers, cactus, asphodèles,...

Mais, dans des passages qui méritent de figurer dans une anthologie, elle ne manque pas de donner une signification plus profonde à certains végétaux, tel l'oranger qui évoque pour elle le jardin des Hespérides (les oranges évoquent les pommes d'or) où se célébra le mariage des dieux.

Myrte en fleurs

¹ François KERLOUEGAN. *Le lys et le lotus. Motif floral et défaillances de l'éros dans Lélia*, Ibid. p. 359-370.

² Emmanuel FLORY. *Sémiologie des fleurs et jardins dans Mauprat*. Ibid., pp. 201-212.

³ Angels SANTA. *Les jardins sauvages de George SAND*, ibid., pp. 79-87.



L'olivier évoque en elle des réminiscences mythologiques et historiques, arbre sacré par Athéna, symbole de la sagesse et de la fécondité intellectuelle.

Mais, au passage, c'est l'occasion pour elle de critiquer l'organisation agricole et commerciale des Majorquins qui, bien que possédant et sachant cultiver les oliviers les plus beaux du monde, n'arrivent à en produire qu'une huile infecte.

George SAND (fusain de Thomas Couture, 1850).

5) Dans *Valvèdre* (1862).

Dans ce roman, tous les personnages ont une relation marquée, soit d'attraction, soit de rejet pour les sciences naturelles. Ainsi, Henri OBERNAY, qui est l'ami du narrateur Francis, "a pour passion dominante la botanique". Sa sœur aînée, Adélaïde, est une "botaniste consommée". Henri OBERNAY apprend la botanique à sa fiancée Paule : "ils étaient emportés par une ardeur d'herborisation effrénée".

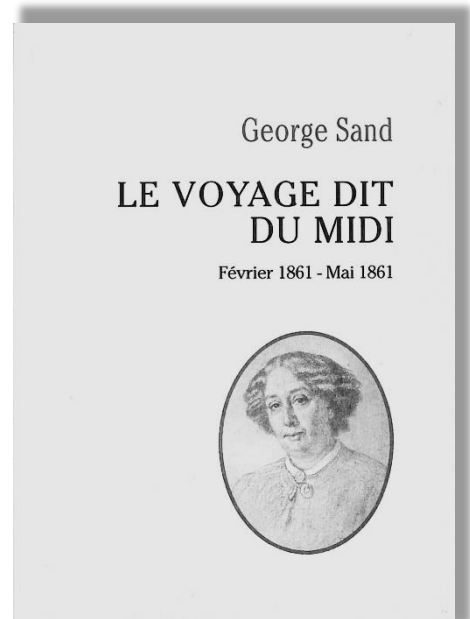
M. de Valvèdre est un savant naturaliste, tandis que Mme de Valvèdre n'a que dédain pour ce qu'elle ne comprend pas. Ce qui vaut à Henri le commentaire suivant : "Il est permis aux fleurs de ne pas aimer les femmes, mais les femmes qui n'aiment pas les fleurs sont des monstres...".

C) LA DECOUVERTE DE LA FLORE MEDITERRANEENNE AVEC *TAMARIS* ET *LE VOYAGE DIT DU MIDI*.

A l'origine du séjour de George SAND dans notre quartier, il faut rappeler que, le 27 octobre 1860, notre romancière fut terrassée par une affection typhoïdique. Après cinq jours, elle "revient des portes de l'autre monde" et son médecin, VERGNE, lui prescrit une longue convalescence dans le Midi de la France, une suggestion qu'elle accepte avec enthousiasme, non pas pour connaître le Midi archéologique ou économique, mais "pour découvrir la flore de cette région" qui lui est inconnue, ne l'ayant traversée que trop rapidement, une fois avec MUSSET lors de leur voyage en Italie et une fois au chevet de Frédéric CHOPIN. Elle repousse le projet de voyager en plein hiver, sa santé étant encore bien faible, mais peut-être aussi à l'idée que l'hiver est la pire saison pour "botaniser" : il n'y a pas de fleurs en hiver et "qu'est-ce qu'une plante sans fleurs ?".

Accompagnée de son secrétaire très intime, le graveur Alexandre MANCEAU, elle arrive donc à la gare de Toulon le 18 février 1861, accueillie par son fils Maurice et son ami le poète toulonnais Charles PONCY, pensant qu'elle va résider à Hyères.

*Couverture de l'agenda-journal
Le voyage dit du Midi.*



Ce n'est qu'à Toulon qu'elle apprend qu'on lui a loué une villa, pour un prix très modique, non pas à Hyères, mais dans un quartier isolé de La Seyne, à Tamaris, villa appartenant à Maître Antoine TRUCY, avoué près le Tribunal Civil de Toulon. Ce sera la célèbre "bastide Trucy" qui deviendra par la suite la "villa George SAND".

Elle découvre ce site ravissant le lendemain 19 février 1861 en début d'après-midi. Et immédiatement, c'est la flore qui attire son attention. Pendant les cent jours que va durer son séjour, la botanique va occuper une place importante, pratiquement au quotidien. Cela nous le savons



Arum arisarum, première plante récoltée par George SAND à son arrivée à Tamaris.

grâce au précieux agenda-journal manuscrit qu'elle a tenu à Tamaris¹. Cet ouvrage contient de nombreuses pages d'anthologie et, sous une plume aussi prestigieuse, la flore de notre Midi méditerranéen va prendre un relief tout particulier.

En effet, dès le premier soir, 19 février, elle écrit : "La flore est toute nouvelle pour moi. Je mets sous presse un arum et un ophrys mouche inconnus. Les amandiers énormes sont en pleines fleurs (...). Dans le jardinet d'ici, les cytises, lauriers tyms [sic], le thym, les arums, les *inula*, les orchys, les roses bengale sont en fleurs, les cistes en boutons".

Le lendemain, 20 février, elle écrit : "J'ai cueilli et mis en herbier une trentaine de plantes sauvages, romarin, thym, orchis, lavande, ciste rose, thlaspi, asperge sauvage, lentisque, *globularia*, graminées, toutes espèces méridionales, pas un brin d'herbe comme chez nous (...). Je n'ai pas encore aperçu les tamarins [sic]".

Des tamaris sur l'isthme des Sablettes.



Et ainsi de suite les jours suivants. D'après son journal, voici comment se déroule une journée normale à Tamaris : "Mistral obstiné et qui redouble. Je me lève avec mal à l'estomac. Quelle patraque je fais ! Je ne peux rien faire. La botanique ne va pas. L'envie de travailler est molle. Je corrige le chapitre⁹ de Valvèdre. Nous montons au Fort Napoléon pour ramasser quelques plantes. *Coronilla juncea*. Je range les anciennes. Je mange une soupe à 9 h et une tasse de café. Bésig avec MANCEAU. Maurice retape un dessin. Je fais des patiences. Ils vont se coucher. Je reste à ranger des plantes. Je retravaille un peu à *l'Homme de campagne*".

George SAND, à l'époque où elle séjourna à Tamaris (photo de Nadar).

¹ *Le voyage dit du Midi*, publié en 1992 avec une introduction et des notes de Maurice Jean et réédité en 2012 par l'association *Livres en Seyne*.



Château de Dardenne, où George SAND se rendit en avril et mai 1861

A partir de la mi-mars et encore davantage en avril et mai, lorsque sa santé s'améliore un peu et que ses forces reviennent, elle va explorer la plupart des sites de notre région, à pied dans les environs (Mer-Vive¹, Les Sablettes, Cap Sepet,...), puis avec son cocher MATHERON (N.-D. de la Garde, Dardenne, le Revest, les Pommets, les Gorges d'Ollioules, les Grès de Sainte-Anne, le Coudon, le Gapeau, Montrieux, Hyères, ...).

♦ De la botanique au quotidien :

(...)

- 18 avril : Je ne sors qu'autour de la maison pour ramasser quelques plantes. Je range les anciennes (...). Un peu de rebotanique (...).
- 20 avril : Solliès-Pont - Gapeau : Paysage assommant de monotonie, toujours des oliviers malingres. (...) le soir, je fais de la botanique et des patiences.
- 21 avril : Malade. J'ai fait de la botanique toute la journée et encore ce soir. Maurice m'a aidée à voir les microscopiques détails de l'*asperula* bleue.
- 22 avril : Malade. Sur la colline, MANCEAU va chercher le limodore qui ne se hâte pas de fleurir (...). Un peu de botanique, mais je ne peux pas m'occuper sérieusement.
- 23 avril : Botanique toute la journée sans aucun résultat. Le soir, botanique sans succès. Impossible de déterminer les petites plantes sans des yeux de lynx.
- 24 avril : Cap Sepet et Sablettes : Plantes en quantité sur la plage et la montagne. *Scordigera* très grand, orobanches, psoralées en fleurs, enfin ! (...) luzerne marine, etc. Je range les plantes.
- 25 avril : Je fais de la botanique (...). Le soir, je refais de la botanique (...). Je dîne de bon appétit. Besig avec MANCEAU (...). Je range des plantes, je m'en éreinte !
- 26 avril : Bois de la Bonne-Mère et cap Sicié : Les pins sont élancés, droits très grands. Avec les asphodèles, la mer se montre (...). Asperule jaune ?
- 27 avril : Notre-Dame de la Garde : Silène *Gallica* à fleurs blanches (...), quelques asperules jaunes, des asphodèles (...). Pins tristes à faire peur.
- 28 avril : (...) Je range des plantes. J'analyse le *simethis planifolia*.

¹ Pour les termes géographiques, nous avons conservé l'orthographe utilisée dans les journaux-agendas de George SAND.

• 29 avril : J'ai cueilli l'*Erythraea maritima* ou chicorée à fleurs jaunes. (...). Je mange comme un loup, je botanise et je vais me coucher.

• 2 mai : Je ne sors qu'un instant avant dîner pour chercher quelques plantes. J'ai fait de la botanique toute la journée. (...). Je rebotanise ce soir avec rage, mais je vais bien lentement et je suis bien bouchée, ou mes auteurs décrivent bien mal...

(...)

Environ 150 espèces sont nommées dans l'agenda de George SAND, mais, ce qui est à noter c'est que, si l'on marche aujourd'hui sur les traces de George SAND, à la même saison, on retrouve à peu de choses près ce qu'elle observé, identifié et mis sous presse – bien que certaines espèces se soient raréfiées.

Asphodèle Porte-Cerise



L' "Œillet bleu de Roquefavour",
en réalité "Aphyllante de Montpellier".

En voici quelques exemples : "De Mer-Vive vers le cap Sicié, lavandes *Stæchas* et euphorbes ; à Notre-Dame de la Garde : Silène *Gallica* ; à Dardenne, des myrtes, beaucoup de centranthes, des ornithogales ombellés ; au cap Sepet, le *Serapias cordigera*, des psoralées en fleurs ; aux rochers de Sainte-Anne, "l'œillet bleu de Roquefavour", dont elle s'apercevra qu'il s'agit en fait de l'aphyllante de Montpellier... ; dans la vallée du Gapeau : "trois lins ravissants ; le grand jaune (*campanulatum*), le blanc à cœur rose et le bleu *grandiflora*".

♦ Quelques autres commentaires :

Dans ses notes, on trouve toujours des commentaires méthodologiques, des descriptions imagées incluant ses réflexions du moment, un mélange de noms latins et de noms communs, des identifications quelquefois approximatives ou erronées.

Elle découvre chez nous pour la première fois des plantes exotiques clairement identifiées : Au Revest, le pittospore de Chine ; Au jardin botanique de l'hôpital de Saint-Mandrier, "le seul quercus *oeglops*, chamaerops, dattiers (*phoenix*), *sterculie platanifolia*, magnolias, poivriers..." et à Hyères, des palmiers, agaves, etc.



Le jardin botanique de l'hôpital de Saint-Mandrier.

Curieusement, elle ne cite pratiquement aucune plante des marais littoraux, pourtant si abondants dans le secteur de Tamaris-Le Croûton à l'époque où elle est venue. Cela tient peut-être au caractère peu spectaculaire, verdâtre et minuscule, et à l'odeur souvent désagréable des fleurs en question, dont l'identification est difficile (famille des chénopodiacées). Cela ressort d'ailleurs de son journal du 9 mai : "Quelle patraque je fais donc à présent. [...] Je ne veux rien que guérir ma pauvre estomac et connaître un peu mieux les chénopodées..."

♦ **Et de nombreuses critiques...** :

On sait que notre romancière n'a pas été tendre avec les mœurs des Provençaux, l'habitat ("les bastides horribles avec leur façades noires"), le centre-ville de Toulon, "sordide et puant", le mistral, "une poussière qui tue tout aussi loin que la vue peut saisir le détail", "il faudrait la chute du Niagara pour abattre la poussière de Toulon".

Ses critiques sont également nombreuses sur nos paysages arides et notre végétation qui lui font regretter ceux de son cher Berry.

Ainsi : "Les pins rabougris, les cistes et toutes les plantes dures de ces terrains brûlants. On dira ce qu'on voudra, j'aime mieux Gargilesse, et même Crevant, avec ses eaux vraiment vivantes et ses bois de hêtres magnifiques. On m'avait promis ici des forêts de châtaigniers, que je n'ai pas aperçues. *Ils sont fort blagueurs ou se contentent de peu en fait de verdure, les Toulonnais*".

Ou encore : "La sécheresse est effrayante. Je doute beaucoup qu'il y ait de la vraie fraîcheur et de la vraie végétation en Provence. Je crois que les gens du pays ne savent même pas ce que c'est". "Les pins d'ici sont tristes à faire peur". Quant aux bords du Gapeau : "Il y a là une zone de fraîcheur qui repose de la Provence sèche et poudreuse. Mais ça n'enfoncé pas les bords de l'Indre. Ça n'approche pas ceux de la Gargilesse". "Nous y voyons avec plaisir des ormeaux, des peupliers, des aulnes, des chênes, ce que l'on appelle de vrais arbres, car *tous ces arbres à feuilles persistantes ont l'air d'être artificiels*". "C'est très joli les bords du Gapeau, mais les collines à terrasses, c'est pauvre et triste. Tout cela ne vaut pas cher, et l'Indre est plus jolie aux Carclets".

Quant aux oliviers ! "A Dardenne, ce qui domine, ce sont les oliviers rachitiques, ramassés et poudreux. Au Faron et au Coudon, paysage assommant de monotonie, toujours des oliviers malingres... A Hyères, on rentre dans les oliviers, si tant est qu'on les ait quittés... Des oliviers rabougris qu'ont envahis des smilax enragés... A Montrieux, (...) des assommants oliviers... N'y a-t-il pas assez d'oliviers en Provence ? C'est odieux, il y en a partout, dans les jardins, dans les champs, dans les lits, il y en a presque autant que de puces..."



♦ **Quelques réflexions d'ordre plus général :**

Comme elle l'avait fait à propos de Majorque, George SAND émet de sévères critiques sur les procédés de l'agriculture provençale. Ainsi, à propos de la culture du blé : "le blé qui dans les meilleurs endroits pousse en épis si grêles, en quoi serait-il préférable aux tapis de fleurs sauvages et aux prairies naturelles ? On s'obstine ici aux céréales, on ne sait pas les cultiver, on n'a pas d'engrais et elles ne nourrissent pas la population et ne paient pas les sueurs de l'homme". Elle commente les maladies qu'elle a observées sur les vignes ou sur les céréales et

elle fait de nombreuses observations sur la gestion des terres, la gestion de l'eau et la nécessaire préservation de l'équilibre de la nature.

Le dernier jour de son séjour, de retour de la chartreuse de Montrieux, elle se lance dans une vive critique des méthodes utilisées par les communautés monastiques qui détruisent le milieu naturel d'origine : (...) "Mais qu'importe aux moines ? De tous tems les couvents ont arrangé la nature pour les besoins de leur communauté. (...) Ils ont détruit les forêts et ont amené la fièvre avec les marécages. Ici, ils feront la même chose s'ils le peuvent. Espérons que la montagne se défendra !".

RESUME ET CONCLUSIONS.

Son enfance dans le Berry, ses goûts naturels, son admiration pour Jean-Jacques ROUSSEAU, sa rencontre avec plusieurs spécialistes de la botanique font de George SAND un être passionné par la nature et particulièrement par la vie végétale : les fleurs, les herbes et les jardins.

Toute sa vie, à Nohant comme au cours de ses voyages, elle herborise et acquiert de solides connaissances en botanique.

Cette passion s'amplifie encore après l'âge de 50 ans comme en témoignent ses notes, ses journaux-agendas et ses courriers, particulièrement lors de son séjour à Tamaris au printemps 1861.

Elle ne prétendra cependant jamais être une véritable scientifique : ses notes de botanique contiennent toujours des descriptions imagées, des commentaires personnels sur la beauté des fleurs, et même sur ses sentiments et états d'âme. Ses relations avec la botanique sont donc caractérisées par une ambivalence entre science pure et poésie.

L'amour de la nature revêt une grande importance dans ses relations sentimentales et la botanique se trouve alors souvent présente dans ses romans, comme décor ou comme base d'une subtile symbolique florale et, au-delà, d'une certaine philosophie.

La botanique fournit ainsi à George SAND l'occasion d'élever le débat dans différents domaines et souvent à un très haut niveau, tant en matière de symbolique de la fleur, d'"âme de la fleur", de physiologie végétale, des mystères de la génération, de philosophie (spiritualisme, panthéisme), ainsi que, sur des plans très concrets comme des conseils pour la gestion des terres, la préservation de l'équilibre de la nature, avec une véritable profession de foi écologiste toujours d'actualité.



*Tombe de George SAND
dans le parc de Nohant*

Notre romancière Amantine Aurore Lucile DUPIN repose aujourd'hui sous cet if centenaire, l'un des arbres labellisés du parc de Nohant, dans ce jardin qui l'a tant de fois enchantée.

GEORGE SAND, UN ECRIVAIN ENGAGE

Gilbert PAOLI

Le philosophe ALAIN écrit dans un de ses *Propos* en date du 1^{er} octobre 1928 : *"On parle mal de George SAND. C'est une mode qui ne finit point"*.

On a longtemps représenté George SAND, avec condescendance, comme la bonne dame de Nohant, occupée entre confitures, petits-enfants et botanique à écrire quelque roman champêtre jugé inoffensif.

Pendant longtemps, les critiques demeurent perplexes face à une œuvre massive et très éclectique, qu'ils ne savent par quel bout aborder. Et surtout, on juge G. SAND trop prolixe. On connaît la formule assassine de NIETZSCHE qui traite l'auteur de "vache à écrire".

Les manuels scolaires sont encore les héritiers de cette tradition. *"Beaucoup de ses romans ont vieilli. Ses effusions lyriques, ses déclamations humanitaires appartiennent à une époque révolue. Sa psychologie apparaît aujourd'hui rudimentaire. Son style enfin, égal et facile, manque un peu de nerf"* peut-on lire dans l'un d'entre eux.

Et pourtant G. SAND est une figure centrale du XIX^e siècle et en recoupe tous les remous. Elle naît le 12 messidor An XII, c'est-à-dire le 1^{er} juillet 1804, l'année du sacre de NAPOLEON. Elle décède le 8 juin 1876, cinq ans après la Commune. Elle joue un rôle très important dans la révolution de 1848 à une époque où les femmes n'ont aucun droit politique.

Elle côtoie les grands hommes de l'époque, les peintres (DELACROIX), les écrivains (MUSSET, BALZAC, FLAUBERT, TOURGUENIEV), les musiciens (CHOPIN LISZT), mais aussi les hommes politiques et les penseurs de son temps (Pierre LEROUX, LAMENNAIS, LEDRU-ROLLIN, ARAGO).

C'est une figure centrale parce que c'est sans doute la première femme à vivre de sa plume. Le succès d'*Indiana* paru en 1832 alors que G. SAND n'a que 28 ans est foudroyant et lui assure une célébrité immédiate. Dès lors, elle ne s'arrête plus. Chaque année pendant quarante ans, elle donne un ou deux romans, des nouvelles, des contes, des récits biographiques ou critiques, des pièces de théâtre, des textes politiques.

On est donc loin de l'image superficielle, aseptisée ou scandaleuse qu'on donne de G. SAND.

La redécouverte de G. SAND est assez récente. On la doit à Georges LUBIN, qui a commencé en 1964 la publication de la monumentale correspondance de l'auteur. En 1975, se crée la Société des Amis de George SAND. G. SAND est depuis quelques années l'objet de nombreux travaux universitaires, en France et hors de France. La célébration officielle du bicentenaire de sa naissance en 2004 a permis de faire redécouvrir une œuvre considérable et de rendre sa force aux positions qu'elle a adoptées tout au long de sa vie sur les questions des femmes, de la politique et de la religion, questions interdépendantes car elles procèdent d'une même vision du monde, celle du "progrès continu" de l'humanité.



I - LA QUESTION DES FEMMES

George SAND est une femme libre.

a) *Libre parce qu'elle se donne une indépendance financière.*

Elle devient écrivain pour gagner sa vie. La littérature est son *"gagne-pain"* dit-elle.

G. SAND demande des sommes forfaitaires importantes en paiement de son travail. Elle exige même d'être rémunérée en cas de maladie. En 1865, elle considère qu'elle a gagné de sept à huit cent mille francs, ce qui lui permet d'assumer des dépenses considérables : un appartement à Paris, Nohant dont l'entretien coûte cher, l'éducation et la dot de sa fille, le train de vie d'une grande maison qui ne désemplit pas, les amis dans le besoin.

Elle noue des relations privilégiées avec les grands patrons de presse de l'époque. D'abord avec François BULOZ fondateur de la *Revue des deux mondes*, un des principaux périodiques du XIX^e. Puis avec Pierre-Jules HETZEL qui publie ses œuvres en volumes et qui devient son ami, son lecteur et son conseiller, enfin avec Michel LEVY son principal éditeur à partir de 1856.

G. SAND ne cesse de publier ses romans et ses nouvelles dans plus de vingt journaux et revues sous forme de feuilletons et ce, toute sa vie durant.

b) *Libre parce qu'elle est capable de concilier sa vie professionnelle et sa vie personnelle et familiale.*

Avec le temps elle réussit à concilier son métier d'écrivain et sa vie personnelle.

C'est une excellente mère. *"La maternité a d'ineffables délices"*, écrit-elle. *"J'aime à torcher les enfants"* ajoute-t-elle encore. G. SAND s'est occupée avec beaucoup de constance de l'éducation de son fils **Maurice** le bien-aimé et de sa fille **Solange** la révoltée. Elle n'évoluera jamais sur ce plan. Elle affirme dans sa correspondance que *"l'amour maternel prévaudra toujours sur n'importe quelle autre considération."*



G. SAND, revendique des activités modestes, qui prennent à rebrousse-poil à la fois ceux qui font de la littérature un sacerdoce et celles qui considèrent que ces activités font partie de l'esclavage auquel on a condamné les femmes. Elle s'en explique dans un chapitre d'*Histoire de ma vie* : *"J'ai toujours aimé le travail à l'aiguille et c'est pour moi une récréation où je me passionne quelquefois jusqu'à la fièvre."*



Comme beaucoup d'écrivains de son époque, G. SAND s'adonne au dessin et à la peinture. Dans sa jeunesse elle a pratiqué l'aquarelle. Elle a peint des fleurs et des oiseaux sur des étuis à cigares. Vers 1860 elle s'est mise à fabriquer des **dendrites**. La technique consiste à retoucher au pinceau une forme abstraite obtenue par pliage de taches d'encre. Des paysages émergent de ces formes retravaillées.

G. SAND, comme tous les Romantiques a un goût profond pour la nature, une volonté d'en comprendre les processus. C'est la raison pour laquelle elle s'intéresse à la botanique, à la minéralogie à la géologie, à l'astronomie, et à l'entomologie.

G. SAND a une connaissance approfondie de la musique. Elle pratique elle-même le clavecin ; elle aime chanter, va à l'opéra. La musique traditionnelle l'intéresse autant que la musique savante. *Les maîtres sonneurs* célèbrent le génie propre à la musique paysanne, *Consuelo* célèbre la beauté de la musique savante de PORPORA et de HAYDN. Pauline VIARDOT, une des plus grandes cantatrices de son temps sœur de la Malibran, cantatrice de renom, sert de modèle à *Consuelo*.

Elle voyage. G. SAND est avide de périples, de paysages et de rencontres. Nohant est l'ancrage nécessaire mais elle s'en éloigne souvent et ce pendant toute sa vie. Elle va souvent à Paris. Par curiosité, par goût du voyage, pour nourrir ses fictions romanesques ou pour retrouver ses amis, elle prend la route une ou deux fois par an.

G. SAND enfin crée à Nohant à partir de 1847 un théâtre de marionnettes avec son fils Maurice.

c) Libre parce qu'elle revendique une totale liberté de mœurs, en dépit de la morale du temps.

G SAND revendique la liberté de s'habiller comme elle l'entend.

Après avoir obtenu de la préfecture de l'Indre une permission de travestissement, elle s'habille en homme. Dans son enfance et son adolescence, elle parcourt la campagne de Nohant à cheval, en blouse et pantalon, comme un petit paysan.

Quand elle vient à Paris en 1830, elle invoque des raisons de commodité mais aussi de coût BALZAC écrit "on ne peut être femme à Paris à moins d'avoir vingt-cinq mille livres de rente". Par ailleurs l'habit masculin est un laissez-passer commode pour certaines enceintes où l'on refuse les femmes. Déguisée en homme, elle peut fréquenter les tribunaux, assister à des séances de la Chambre de Pairs, aller au spectacle. Elle conquiert sa liberté en costume d'étudiant.



G. SAND revendique la liberté de choisir ses amants.

On a beaucoup glosé sur la vie amoureuse de G. SAND. Elle défraie la chronique du Tout-Paris. Elle multiplie les liaisons, et souvent avec des célébrités, avec MUSSET, avec CHOPIN (1), ou MERIMEE (2). On lui prête aussi une relation avec l'actrice à succès Marie DORVAL (3), une femme très libre de ton et de mœurs.

D'autres amours, cependant, ont structuré sa vie. Aurélien DE SEZE (4), Stéphane AJASSON (5), le probable père de Solange, Jules SANDEAU (6), PAGELLO (7), le médecin de MUSSET, Michel DE BOURGES, qu'elle aime passionnément mais qui la quitte, Alexandre MANCEAU (8), son dernier compagnon. Mais l'indépendance a un prix. Sa vie privée a été un combat souvent houleux, rarement heureux, toujours douloureux. *"La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et qui ne guérit jamais"* écrit-elle.

En tout état de cause, G. SAND n'a jamais été une femme entretenue.



G. SAND revendique enfin la liberté d'aborder dans ses romans des sujets jamais abordés dans la littérature de son temps.

Lélia, paru en 1833 est un roman culte qui fait scandale tant par sa forme que par son contenu. Ce roman pose des questions taboues sur l'amour, le désir et la sexualité féminines. G. SAND fait scandale en évoquant, par des euphémismes variés et sans la nommer, la frigidité de son héroïne, sa frustration et son insatisfaction, son incapacité à aimer.

Bien évidemment, on crie à l'attentat à la pudeur. Pour Capo DE FEUILLADE, un des principaux détracteurs de G. SAND, *Lélia* est un livre empoisonné *"sentant la boue et la prostitution"*.

d) Moderne et libre parce qu'elle mène une réflexion sur la dépendance des femmes et sur la nécessité pour elles d'avoir des droits.

L'émancipation de la femme est une constante de l'œuvre de G SAND.

L'origine de cette réflexion est double :

D'une part, cette révolte contre la dépendance des femmes est un héritage de ce qu'il y a d'aristocratique dans son éducation. Elle rejoint en cela la longue protestation du mouvement précieux contre le mariage.

D'autre part, elle est le reflet de sa vie privée, de son mariage raté avec le baron **Casimir DUDEVANT**, un mari, avocat à la Cour Royale, qui passe son temps à chasser, à boire, à multiplier les aventures et n'hésite pas à lever la main sur elle et qui a un train de vie dispendieux.



Quelle est la situation des femmes à l'époque de G. SAND ?

La loi du 20 septembre 1792 autorise le divorce. Le code civil de 1804, le maintient en le rendant toutefois plus difficile à obtenir pour la femme que pour l'homme (tout adultère est considéré comme une faute pour la femme alors que venant du mari, il n'est reconnu que s'il est commis au domicile conjugal). En 1816, la Restauration abolit le divorce. Au moment de la révolution de 1830 la Chambre des députés le rétablit, mais la Chambre des Pairs s'y refuse. Le divorce n'est finalement rétabli que sous la III^e République. Le mariage mal assorti de G. SAND et de Casimir DUDEVANT se termine donc par une séparation de corps, seule issue possible faute de reconnaissance légale du divorce séparation prononcée en faveur de G. SAND qui rentre en possession de son bien et obtient la garde de ses enfants.

Quelle est la position de G. SAND sur le mariage ?

- ✓ **Premier point :** G. SAND s'oppose à la liberté sexuelle prônée par les saint-simoniens. Elle écrit : *"Comment ces dames entendent-elles l'affranchissement de la femme ? Est-ce comme SAINT-SIMON, ENFANTIN ou FOURIER ? Prétendent-elles détruire le mariage et proclamer la promiscuité ? S'il en est ainsi, [...] je déclare que je me sépare personnellement et absolument de leur cause."*
Pour elle l'amour vrai, la fidélité, le mariage, et la maternité sont sacrés.
- ✓ **Deuxième point :** G SAND réclame **l'égalité civile** entre hommes et femmes. Dans une lettre qu'elle fait parvenir au "Comité Central" de la Gauche chargé de donner son investiture pour les candidatures à l'Assemblée Constituante en 1848, elle écrit : *"Il est certain qu'il y a des abus [...] intolérables de l'autorité maritale. Il est certain que la mère de famille, mineure à quatre-vingts ans est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribue au mari [...] son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, celui de les corrompre par de mauvais exemples ou de mauvais principes, en leur donnant ses maîtresses pour gouvernantes, comme cela s'est vu dans d'illustres familles. Ce sont là des droits sauvages, atroces, antihumains"*.
Elle conclut sa démonstration ainsi *"Oui l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille, voilà ce que vous pouvez, vous devez réclamer. Mais que ce soit avec le profond sentiment de la sainteté du mariage, de la fidélité conjugale et de l'amour de la famille"*.
- ✓ **Troisième point :** G. SAND s'oppose aux féministes de son temps qui réclament **l'égalité politique**.
G. SAND a une attitude réservée à l'égard de Flora TRISTAN. Flora TRISTAN est une des figures majeures du socialisme et du féminisme vers 1840. G. SAND lui reproche son exaltation de propagandiste qu'elle qualifie d' "enfantillage". La controverse de G. SAND avec Eugénie NIBOYET en 1848 va dans le même sens. Virginie NIBOYET réclame le suffrage universel pour les femmes. SAND lui dit non. Pour elle il est trop tôt.

Elle considère que les droits civils (en particulier le droit au divorce) doivent précéder les droits politiques.

Pour G. SAND les femmes ont autre chose à faire que de siéger dans une assemblée.

"Les femmes doivent-elles participer à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement".

D'où un jugement souvent très sévère porté par certaines féministes qui jugent ses positions trop peu radicales.

II - LA QUESTION DE LA POLITIQUE

1) G. SAND républicaine.

On distingue trois périodes dans l'engagement républicain de G. SAND :

- Avant 1848, sous la monarchie de Juillet. C'est le moment où G SAND arrive à Paris.
- L'année 1848 où G. SAND joue un rôle important.
- Après 1848 sous le règne de NAPOLEON III et les débuts de la III^e République.

a) *Avant 1848.*

Opposition à la Restauration et à la Monarchie de Juillet :

Comme beaucoup d'écrivains romantiques, et d'autant plus que son père a participé dans les rangs de l'armée révolutionnaire à toutes les guerres républicaines et impériales G. SAND vit dans le souvenir de la Révolution et de l'Empire et elle n'a que mépris pour la Restauration, pour le *"caractère fourbe de Monsieur"* (LOUIS XVIII) et pour *"la vie honteuse et débauchée"* du futur Charles X.

Jusqu'en 1830, elle n'a pas d'opinions politiques très affirmées. C'est à Paris qu'elle découvre la politique et qu'elle s'oppose frontalement à LOUIS-PHILIPPE, qu'elle traite de *"poire royale"*. Elle a attendu de la Révolution de Juillet 1830 *"une grande réforme dans la société"* mais elle a rapidement constaté qu'il ne s'agissait que d'un *"simple changement de dynastie"*. *"Légitimistes, Orléanistes : une galerie de fétiches qui se chassent les uns les autres"*. Dans une lettre de 1841, elle dit, parlant des familles royales : *"Jusques à quand ces champignons vénéreux couronnés épuiseront-ils à leur profit tous les sucs de l'humanité ?"*

Ainsi dès 1830 naissent ses convictions républicaines. Dans une lettre à Charles MEURE, datée de 1830 elle écrit *"Monsieur, je suis républicaine et vous êtes bien plaisant d'en douter !"*

G. SAND admire ROBESPIERRE, même si elle est consciente des heures sombres de la Terreur de 1793 : *"ROBESPIERRE est l'un des plus grands hommes de l'histoire. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait eu des fautes, des erreurs, et par conséquent des crimes à se reprocher ; [...]. Mais dans quelle carrière politique orageuse l'histoire nous montrera-t-elle un seul homme pur de quelque péché mortel contre l'humanité ? Sera-ce RICHELIEU, CESAR, MAHOMET, HENRI IV, le maréchal DE SAXE, PIERRE LE GRAND, CHARLEMAGNE, FREDERIC LE GRAND, etc., etc. ? Pourquoi donc ROBESPIERRE serait-il le bouc-émissaire de tous les forfaits qu'engendre ou subit notre malheureuse race dans ses heures de lutte suprême !" (Histoire de ma vie).*

Aux yeux de G. SAND les plus coupables sont les Thermidoriens : *"La réaction thermidorienne est une des plus lâches que l'histoire ait produite. La veille de sa mort et le lendemain,*



ils lui attribuèrent leurs propres forfaits pour se rendre populaires. Soyons juste enfin, ROBESPIERRE est le plus grand homme de la Révolution et l'un des plus grands hommes de l'histoire".

Deux dates importantes jalonnent son évolution vers les idées républicaines :

✓ Les 6 et 7 juin 1832.

La répression des émeutes parisiennes du 6 et 7 juin 1832 à laquelle elle assiste impuissante constitue une expérience fondatrice.

Elle habite alors les quais de Paris. De sa chambre elle entend les cris des barricades ; elle voit le sang qui coule dans la Seine. Elle rapporte horrifiée ce qui se passe dans *Histoire de ma Vie* : "Dix-sept insurgés s'étaient emparés du poste du petit pont de l'Hôtel-Dieu. Une colonne de la garde nationale les surprit dans la nuit. Quinze de ces malheureux furent mis en pièces et jetés dans la Seine. Deux furent atteints dans les rues voisines et égorgés. Je ne vis pas cette scène atroce mais j'en entendis les clameurs furieuses et les râles formidables ; puis un silence de mort s'étendit sur la cité endormi".

✓ Le 9 avril 1835.

Autre date importante : le 9 avril 1835. Des amis recommandent à G. SAND l'avocat Louis MICHEL pour plaider sa séparation avec le baron DUDEVANT. Louis MICHEL, plus connu sous le nom de Michel DE BOURGES, parce qu'il a installé son cabinet à Bourges, est un avocat républicain qui intervient dans les procès politiques de la monarchie de Juillet.



Ce procès met G. SAND en relation directe avec les grands avocats républicains, Michel DE BOURGES mais aussi GARNIER-PAGES, BARBES et LEDRU-ROLLIN. Il semble que G. SAND a écrit une partie de la plaidoirie de l'avocat Michel DE BOURGES.

G. SAND, journaliste engagée dans la presse d'opposition.

Par ailleurs, G. SAND prend conscience du pouvoir grandissant de la presse comme outil de diffusion d'idées nouvelles. Elle comprend que la pédagogie est nécessaire pour faire triompher ses idées, qu'elle doit toucher les classes moyennes mais aussi les paysans, dont elle mesure chaque jour la forte opposition et leur mépris pour les ouvriers des villes.

Dans la Préface du *Péché de Monsieur Antoine*, elle évoque sa stratégie en matière de publication. Elle constate qu'il est difficile de se faire publier dans la presse progressiste modérée qui nourrit une profonde aversion pour le socialisme. En revanche, et paradoxalement, il est beaucoup plus facile de se faire publier dans la presse conservatrice "qui s'inquiète assez peu des théories pourvu qu'elles ne revêtent aucune application immédiate".

Ainsi conclut-elle, "Les journaux conservateurs devenaient donc l'asile des romans socialistes. Eugène SUE publia les siens dans les *Débats* et dans le *Constitutionnel*. Je publiai les miens dans le *Constitutionnel*, et dans l'*Epoque*. L'*Epoque*, journal qui vécut peu, mais, qui débuta par renchérir sur tous les journaux conservateurs et absolutistes du moment, fut donc le cadre où j'eus la liberté absolue de publier un roman socialiste. Sur tous les murs de Paris on afficha en grosses lettres : "Lisez l'*Epoque* ! Lisez le *Péché de Monsieur Antoine* !".

Par ailleurs, G SAND veille à créer une presse où elle soit libre de dire ce qu'elle pense. Elle fonde en 1841 avec Pierre LEROUX, Louis BLANC et Louis VIARDOT la *Revue Indépendante*.

En 1844, elle collabore au journal fondé par Louis BLANC, la *Réforme*

En 1844 également, elle fonde l'*Eclaireur de l'Indre*, un journal d'opposition dans le Berry. G. SAND paie de sa personne, de son travail et de ses ressources pour le soutenir.

b) L'année 1848.

Ce qui se passe en 1848.

Le 24 février LOUIS-PHILIPPE abdique. C'est la chute de la Monarchie de Juillet.

Un gouvernement provisoire se met en place avec, entre autres, LAMARTINE, François ARAGO, l'astronome, Ledru-ROLLIN, l'avocat, Louis BLANC, l'historien et théoricien socialiste.

Des élections sont organisées. Les Républicains les plus engagés, conscients de ne pas avoir assez d'emprise sur les masses campagnardes réclament l'ajournement des élections. Ces élections, une première fois retardées de quelques semaines sont organisées le 23 et 24 avril. Elles voient le triomphe des Républicains modérés (600 sièges) et la défaite de la "République Sociale" (c'est-à-dire de la Gauche).



Février 1848, le Peuple brûle le trône de Louis-Philippe.

Au gouvernement provisoire succède une Commission Exécutive de cinq membres dans laquelle LEDRU-ROLLIN est le seul représentant de la tendance socialiste modérée.

La situation s'envenime avec la prolongation de la crise économique et financière, avec l'absence de l'autorité de l'Etat et la fermeture des Ateliers Nationaux. Il en résulte une insurrection qui dure 5 jours du 22 au 26 juin 1848, insurrection qui fait au moins 4000 morts auxquels s'ajoutent 1500 fusillés sans jugement. Le général CAVAIGNAC qui a écrasé l'insurrection devient Président du Conseil.

Quel est le rôle de G. SAND pendant cette période ?



En 1848, G. SAND a un rôle politique important. Elle fait partie du cabinet de LEDRU-ROLLIN, alors ministre de l'Intérieur. Elle est "l'égérie de Ledru-Coquin", disent ses détracteurs.

Elle se met au service du gouvernement provisoire. Elle rédige les bulletins de la République (sortes de Bulletins Officiels à une époque où les femmes n'ont aucun droit politique).

Caricature de George SAND et LEDRU-ROLLIN

En février 1848, elle fonde également *La Cause du Peuple* un journal qui ne paraît qu'à trois exemplaires rédigés par elle-même. Elle multiplie les brochures d'éducation populaire afin de convaincre les campagnes de voter en faveur de la jeune république comme *Paroles de Blaise Nonin*. Blaise NONIN, un paysan de la Vallée Noire lui sert de porte-parole pour expliquer les bienfaits de la République.

Parmi les textes qu'elle a écrits à cette époque, l'un d'eux provoque une très vive polémique. Il s'agit du bulletin N°16 dans lequel elle préconise, en cas de mauvais résultats électoraux, d'en suspendre les effets. Ses adversaires ont parlé "d'appel direct à la révolte".

Elle ne joue aucun rôle pendant les journées de juin qui voient sombrer son idéal républicain. Une fois la révolte écrasée, elle se retire à Nohant.



c) Après 1848

1848 marque un tournant. Pour des raisons personnelles (rupture avec CHOPIN, brouille durable avec sa fille) et politiques (faillite de la révolte de juin 1848), G. SAND s'exile à Nohant qui devient un centre de contestation. Surveillée par la police elle fait toutefois partie des contestataires acceptés.

Elle essaie d'obtenir la grâce de ses amis.

Les résultats ne sont pas à la hauteur de ses attentes. Elle réclame sans résultat l'amnistie générale au prince-président. Ses interventions sont quelquefois très vigoureuses, comme en témoigne cette lettre au général RICHPANCE pour demander qu'on ne fusille pas sans jugement des prisonniers politiques.

Nohant, 27 mai 1851

Monsieur le Général,

Puisque vous avez gardé le souvenir d'un fait qui m'a procuré l'honneur de vous connaître, je vous dois compte des dispositions où ce fait m'a laissée. Il m'importe peu de savoir qui vous avez en vue des rouges ou des archi-rouges quand vous dites : "Nous ne ferons plus de prisonniers, nous ne nous amuserons plus à les envoyer en cour d'assises ; aussitôt pris, aussitôt expédiés." (Ce sont là vos paroles textuelles). [...] Le jour où vous réaliserez vos projets, le jour où vous ne ferez pas de prisonniers, je me souviendrai que ces sortes d'exécutions ne peuvent pas être excusées par l'enivrement du combat, mais que ce sont des attentats bien prémédités contre l'humanité, contre la société légale et contre le droit des gens. Vous avez pris la peine de dire à un mien ami que ce n'était pas à la République, mais à certains démocrates que s'appliquaient vos menaces. Dans ce cas encore, votre pensée, vos paroles que j'ai recueillies et écrites avec soin le soir même, s'adressaient à tous les républicains, à la République qui, selon vous, est un leurre et dont ni vous ni vos soldats (vous le croyez !) ne veulent plus. Et cependant : vous êtes général du fait de la République et vous vous appelez RICHPANSE ! Moi, Monsieur, je suis communiste, et je m'appelle GEORGE SAND.

Le terme de "communisme" revient assez souvent sous la plume de G SAND mais il n'a pas la même signification que chez Marx. Son communisme n'a rien à voir avec le matérialisme dialectique. Dans ses romans, qu'ils soient socialistes ou champêtres, le concept de lutte des classes n'intervient pas comme facteur résolutif de l'histoire. Dans un article de *la Vraie République* daté du 7 mai 1848, G. SAND définit le communisme comme l'application de l'Evangile dans la vie réelle, comme "la forme la plus applicable, la plus étendue, la plus préservatrice de toutes les libertés individuelles et de tous les intérêts légitimes".

Elle réfléchit sur les causes de l'échec de la Révolution de 1848.

G. SAND en dénombre trois :

- ✓ Le manque d'éducation du peuple.
- ✓ La division entre les socialistes et les républicains ("*le peuple a vu une assemblée élue se suicider avec rage*") et entre les socialistes eux-mêmes ("*Qu'est-ce que le socialisme ? A laquelle de ses vingt ou trente doctrines faites-vous la guerre ?*").
- ✓ L'utilisation de la force : (Lettre à Alphonse Fleury, 5 avril 1852) : "*qui veut la fin veut les moyens. Ce principe est vrai en fait, faux en morale. [...] La dictature est illégitime, elle n'est pas plus légitime aux mains d'un roi que dans celle d'un parti révolutionnaire.*"

Parallèlement elle écrit des romans champêtres.

G. SAND ne veut plus s'engager comme auparavant. Elle veut reprendre son travail d'écrivain, affirme avoir "*une œuvre de moralisation à poursuivre*" et se dit persuadée "*que le véritable artiste [est] aussi utile que le prêtre ou le guerrier*".

Elle écrit des "romans champêtres", qui sont de fait des romans socialistes allégés à forte teneur pédagogique parce qu'elle a compris que le suffrage universel suppose une éducation, que la démocratie ne se décrète pas par la force.

Ainsi naissent dans la lignée de *la Mare au diable* publiée en 1846, *François le Champi* (1848), *la Petite Fadette* (1849), *les Maîtres Sonneurs* (1853). Comme beaucoup d'écrivains romantiques de cette époque, elle ne conçoit pas un travail de création qui ne puisse en quelque manière servir au progrès de l'humanité. En accord avec son rêve de fraternité, elle assigne comme fonction à son roman de réconcilier des classes sociales opposées. D'où sa définition de l'art : "*L'art n'est pas une étude de la réalité positive, mais une recherche de la vérité idéale*".

G. SAND et le second Empire.

G. SAND ne s'est jamais ralliée au Second Empire.

Les relations directes avec l'Empereur ont cessé très rapidement.

En revanche G. SAND est l'amie du prince NAPOLEON JEROME, cousin de NAPOLEON III. JEROME est un républicain, plutôt de gauche. Etroitement lié à la famille impériale, il est un opposant de l'intérieur. Il aide autant qu'il le peut G. SAND avec qui il entre en relation dès 1852. Il entretient avec elle une correspondance suivie. Il est présent aux obsèques de G. SAND. C'est lui qui tient le cordon du poêle.



Prince Jérôme-Napoléon

G. SAND et la Commune.

Elle n'a pas compris la Commune : *"Paris est fou"* écrit-elle. *"On ne peut pas plaindre l'écrasement d'une pareille démagogie"*. Elle rejoint les écrivains, fort nombreux, qui condamnent la Commune et manifeste à son égard une forte hostilité. La virulence des propos surprend dans sa bouche. En fait G. SAND redoute avant tout un retour de la monarchie et ne comprend pas que la Commune puisse prendre les armes contre la République naissante, même si elle est bourgeoise. D'où son soutien à THIERS qui étonne encore aujourd'hui. Par ailleurs elle s'oppose violemment à BLANQUI, à ses perspectives insurrectionnelles et aux Blanquistes qui rêvent de prendre le pouvoir par la force.

2) Socialisme.

G SAND passe progressivement de la défense et illustration de la République à l'idée de socialisme.

a) *Le temps des "prophètes".*

Lorsqu'après les bouleversements consécutifs à la révolution et l'Empire, il apparaît que l'ordre ancien ne peut être restauré, en dépit des tentatives faites en ce sens, nombre d'écrivains et de penseurs s'emploient à imaginer le monde qui peut émerger de ces ruines. C'est ce que Paul BENICHOU appelle le temps des Prophètes : FOURIER, SAINT-SIMON LAMENNAIS, Louis BLANC, PROUDHON, Flora TRISTAN, Pierre LEROUX, Jean REYNAUD. C'est au contact de ces théoriciens que la pensée socialiste de G. SAND s'éveille, se forge et évolue.

b) *G. SAND, une métisse sociale (Michelle PERROT).*

Le fondement des convictions socialistes de G. SAND est assez simple. G SAND est une métisse



sociale : sa naissance est improbable. Elle est la fille d'un officier de l'armée napoléonienne et d'une cantinière à peu près analphabète, Sophie-Victoire DELABORDE.

Elle est dit-elle *"la fille d'un patricien et d'une bohémienne"*.



Sa grand-mère paternelle est la fille naturelle du maréchal de Saxe, Le maréchal de Saxe est en ligne illégitime le grand-oncle de LOUIS XVI, LOUIS XVIII et CHARLES X.

Son grand-père maternel Antoine DELABORDE est maître paulmier (il tient un estaminet où on jouait au billard) et maître oiselier. Il vend des serins et des chardonnerets à Paris, sur le quai aux Oiseaux.

Cette mésalliance est le terreau sur lequel va se développer toute son œuvre romanesque, Engagés pour *"la réhabilitation de la femme"* comme le dit G. SAND, les romans s'ouvrent ensuite à la révolte politique contre la Monarchie et pour la République et enfin à la révolte sociale en faveur des ouvriers et des pauvres. Cette adhésion au socialisme va s'enraciner au fil

de ses rencontres à partir de 1835 car il n'y a ni théories ni doctrines clairement établies chez elle. Il y a chez elle préséance de la sensibilité sur la rationalité. On retiendra cinq de ces rencontres :

L'abbé Félicité DE LAMENNAIS.

C'est un démocrate-chrétien, précurseur du catholicisme social qui trouve dans l'Evangile la loi de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. (*Paroles d'un croyant*) En 1830, il plaide déjà pour la liberté de l'enseignement et la séparation de l'Eglise et de l'Etat et réclame la liberté de conscience, de presse et de religion. .

Agricol PERDIGUIER.

Agricol PERDIGUIER est un menuisier. Il entre chez les Compagnons et en 1839, il publie son célèbre *Livre du Compagnonnage* dans lequel il dénonce le manque de fraternité des Compagnons et se propose de créer une Société de Secours Mutuel et de Formation Professionnelle. G. SAND passionnée par son action prend alors l'initiative d'aider PERDIGUIER en organisant pour lui un tour de France publicitaire qui lui permet de vendre plus de 500 livres. Quant à elle, elle prend PERDIGUIER comme modèle dans un roman intitulé *Le Compagnon du Tour de France*, publié en 1840.

Armand Barbès.

C'est un républicain farouche, éternel opposant. Il connaît toutes les prisons : celle de LOUIS-PHILIPPE, celle de la II^e République et du Second Empire (de 1848 à 1854). George SAND l'admire : parlant de lui elle écrit "*la véritable grandeur de BARBES se manifesta devant ses juges et se compléta dans le long martyre de la prison*".

Louis Blanc.

Il est journaliste, historien et homme politique. Il fait une critique très violente de la concurrence qu'il définit comme "*un système d'extermination*" et s'élève contre la bourgeoisie définie comme "*cause sans cesse agissante d'appauvrissement et de ruine*". Socialiste et républicain, il est favorable au suffrage universel avec élection à la proportionnelle.

Et surtout, Pierre Leroux.

G. SAND rencontre P. LEROUX en 1835. Entre eux se développe une amitié profonde et une admiration mutuelle qui dure une quinzaine d'années.

"J'ai la certitude qu'un jour, on lira Leroux comme on lit *le Contrat Social*", écrit-elle.



P. LEROUX est à d'abord été libéral puis saint-simonien (doctrine qui se propose de réorganiser le travail sous la direction d'une élite industrielle et religieuse, tentative méthodique pour refonder la religion, la société et l'économie sur un système centralisé).

P. LEROUX voit rapidement que le lien social est exposé à deux sortes de dangers selon que le principe de liberté prend le pas sur le principe d'égalité avec le triomphe de l'individualisme ou que le principe d'égalité étouffe la liberté. LEROUX a créé en 1834 le mot "socialisme". Dans son esprit ce concept est d'abord péjoratif : il désigne les dangers d'une planification excessive. Puis il reprend à son compte ce mot pour désigner une société qui réconcilie les impératifs de liberté et d'égalité. Ni indivi

dualisme absolu, ni socialisme absolu. Il préconise ce qui permet la réconciliation entre liberté et égalité sous la forme de fraternité et surtout de solidarité, terme qui lui paraît plus approprié que celui de fraternité.

Il résulte chez SAND de ces différentes rencontres une série de romans dits socialistes dont les plus connus sont *le Meunier d'Angibault* et *le Compagnon du Tour de France*.

III - LA QUESTION RELIGIEUSE

Le socialisme humanitaire de G. SAND est marqué par un sentiment religieux et mystique totalement étranger à la lutte des classes. Or la totalité de l'œuvre de G. SAND est mise à l'index par L'Eglise en 1863 au moment de la publication du roman *Mademoiselle la Quintinie*. Comment en est-on arrivé là ?

Quelle est exactement la position de G. SAND sur les questions religieuses ?

1) *Education donnée par sa grand-mère.*

Marie-Aurore DUPIN DE FRANCUEIL, transmet à sa petite-fille les idées philosophiques du siècle des Lumières. Elle la met en garde contre les dogmes et les superstitions. Elle professe un vague déisme hérité de VOLTAIRE. Elle lui fait découvrir Jean-Jacques ROUSSEAU qui affiche une certaine méfiance à l'égard du clergé et qui préfère une religion personnelle aux règles strictes du catholicisme.



Marie-Aurore
DUPIN DE FRANCUEIL

2) *Une période mystique.*

Mais un mysticisme profond marque l'adolescence de G SAND qui passe deux ans au couvent des Dames Anglaises. Ce sont deux années très heureuses, et G. SAND songe même un moment à devenir religieuse. Cet état mystique dure quelques mois.

3) *L'intérêt pour les théories hérétiques.*



Joachim DE FLORE

Puis ses convictions vont peu à peu s'effriter.

G. SAND manifeste alors un grand intérêt pour toutes les théories dites hérétiques, notamment le joachimisme (doctrine développée par un moine cistercien du nom de **Joachim DE FLORE** qui affirme que l'histoire est marquée par un progrès continu) et le hussitisme (théorie développée par Jean HUS qui implique le communisme des biens et la parfaite égalité sociale) Le joachimisme est la toile de fond de *Spiridion*, roman paru en 1838. Le hussitisme est la toile de fond de *Consuelo*, roman paru en 1843.

On voit donc le vif intérêt de G. SAND pour les hérésies, l'hérésie étant définie par G SAND comme "*cette moitié de l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité que l'autre moitié a fait disparaître*". L'hérésie est pour G. SAND une condition du progrès moral et religieux de l'individu.

4) Ce qu'elle reproche au catholicisme.

Elle rejette tout ce qu'il y a de dogmatique et d'institutionnalisé dans le catholicisme.

Elle conteste la notion d'orthodoxie et condamne :

✓ le dogme de l'infaillibilité pontificale.

"Les catholiques de ces temps-ci [...] se contentent de la solution trouvée par l'Eglise romaine à la suite d'élucubrations en commun appelées conciles. Les décisions de ces assemblées du clergé présidées par les papes se sont attribuées l'infaillibilité, et, pour être orthodoxe, il faut s'y soumettre".

✓ la croyance au diable.

Dès 1842, dans *Consuelo* elle écrit *"Je n'ai jamais pu croire au diable. [...] C'est une fable qu'il faut renvoyer à l'enfance du genre humain"*.

✓ la croyance à l'enfer.

"Ne me parlez pas de l'enfer, je n'y ai jamais cru". La négation de l'enfer est présente dans toute l'œuvre de G. SAND. L'enfer est à ses yeux, incompatible avec la bonté divine.

Dans *Mademoiselle La Quintinie* un personnage s'adresse aux catholiques : *"Votre erreur ? Vous donnez à votre Dieu le goût des éternels supplices, vous en faites un cabire autrement terrible que ces fétiches barbares qui voulaient boire du sang avec leur gueule de bronze"* [...].



✓ La confession.

G SAND considère la confession comme inutile et mauvaise. Elle cite à cet égard Paul-Louis COURIER *"on leur (les prêtres) défend l'amour et le mariage surtout ; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une ; et ils vivent avec toutes familièrement, c'est peu, mais dans la confiance, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. [...] L'innocente fillette entend le prêtre d'abord, qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir lui nomme le péché. Seuls [...] ils causent. De quoi ? Hélas ! De tout ce qui n'est pas innocent"*.

✓ le rôle du directeur de conscience dans la confession de l'épouse.

Le grand-père de Mademoiselle La Quintinie dit à Lucie, sa petite-fille : *"quant à moi, j'ai-
mais ma compagne [...] mais il y avait entre nous un homme qui ne voulait pas, un homme
qui lui disait chaque jour : "Subissez les caresses de votre mari, votre corps lui appartient,
mais non votre âme... Gardez votre âme à Dieu et à moi". Il ajoute : "Maudit soit le prêtre qui
ne nous marie que pour nous démarier au plus vite"*.

✓ *l'existence des couvents.*

Melle La Quintinie qui a songé à entrer au couvent dit : *"Je voulais être religieuse... Qu'ai-je trouvé ? Rien qui parle à ma foi, (...) un esprit étroit et sombre, un ascétisme sans chaleur, un sauvage mépris de l'humanité, une protestation sincère mais sauvage et stupide contre la civilisation et contre l'avenir de la société"*. Elle résume en ces termes la vie des moines : *"une vie de néant, d'erreur et d'impuissance"*.

Chartreuse de Valdemosa à Majorque



✓ *Le célibat des prêtres.*

"Le jour où l'Eglise a condamné ses lévites au célibat, elle a créé dans l'humanité un ordre de passions étranges, malades, impossibles à satisfaire, impossibles à tolérer, souvent difficiles à comprendre [...] Et par une monstrueuse inconséquence, en même temps que les conciles décrétaient la mort physique et morale du prêtre, ils lui livraient les plus secrètes intimités du cœur de la femme, ils maintenaient la confession".

Ainsi, à la fin de sa vie G SAND n'a plus de liens avec l'Eglise catholique. Son roman *Mademoiselle la Quintinie* préfigure d'une certaine manière le programme de la III^e république en matière religieuse. Elle refuse l'ingérence de la religion tant dans la vie privée que dans la politique. Elle finit même par considérer les athées qu'elle a toujours condamnés comme ses frères dans la mesure où ils combattent *"les ténèbres de la superstition"*. Elle affiche son soutien à ceux qui désirent être enterrés sans l'intervention de l'Eglise et qui sont relégués dans *"le carré des réprouvés"*.

5) La position religieuse de G SAND.

Dans *Histoire de ma vie* publié en 1855 elle écrit : *"Ma religion n'a jamais varié quant au fond... le Dieu bon, l'âme immortelle, et les espérances de l'autre vie, voilà, ce qui en moi a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré [...]. Il faut que la religion s'établisse par la foi et non par la contrainte ; par le libre examen et non par la raison d'Etat"*.

Dans *Mademoiselle la Quintinie*, publié en 1863, elle met dans la bouche de son héroïne Lucie les propos suivants :

"Il y a au-dessus de tous les cultes, un culte suprême, celui de l'humanité, c'est-à-dire de la vraie charité chrétienne, qui respecte jusqu'aux portes du tombeau, jusqu'au-delà, la liberté de la conscience [...] ce respect sans bornes, je le dois à n'importe lequel de mes semblables".

CONCLUSION

Parmi les très nombreux jugements portés sur elle, on en retiendra deux, diamétralement opposés : celui de BAUDELAIRE et celui d'HUGO.

BAUDELAIRE place sur le même plan G. SAND et J.J. ROUSSEAU. Il les définit comme *"deux charlatans obscènes"*. *" La femme SAND, écrit-il, est le PRUDHOMME de l'immoralité. Elle a toujours été moraliste. Seulement elle fait de la contre-morale. Aussi elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux style coulant, cher aux bourgeois. Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde ; elle a, dans les idées morales la même profondeur de jugement et la même délicatesse que les concierges et les filles entretenues [...]"*



Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle.... Elle est surtout et plus que toute autre chose une grosse bête [...] Je ne puis penser à cette stupide créature sans un certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête" (in mon cœur mis à nu).

A l'inverse, d'autres, comme Victor HUGO, l'admirent. Ils ne se sont jamais rencontrés. Entre eux, il n'a jamais existé qu'une correspondance amicale et révérencieuse. C'est la mort de Léopoldine, la fille de

V. HUGO et celle de Nini, la petite-fille de G SAND qui les a rapprochés.

La pensée de G SAND fait écho à celle de V. Hugo et tout particulièrement à celle de *la Légende des Siècles*, épopée dans laquelle V. HUGO affirme que le fil conducteur de la vie est *"un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière"*. Pour G. SAND, comme pour P. LEROUX, le Progrès passe par la Grèce qui nous a donné le concept de liberté, par le Christianisme naissant qui nous a donné celui de fraternité et par le socialisme qui nous a donné celui d'égalité.

HUGO écrit l'éloge funèbre de G SAND, éloge qui est lu par Paul MEURICE le

10 juin 1876 à Nohant, lors des obsèques : *"Je pleure une morte et je salue une immortelle. Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée ; aujourd'hui dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple. Je la félicite parce que ce qu'elle a fait est grand et je la remercie parce que ce qu'elle a fait est bon [...] G. SAND a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes, elle est la grande femme. Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire.*

[...] George SAND est cette preuve [...] George SAND sera un des orgueils de notre siècle et de notre pays. Rien n'a manqué à cette femme pleine de gloire. Elle a été un grand cœur comme BARBES, un grand esprit comme BALZAC, une grande âme comme LAMARTINE [...] G. SAND était bonne, aussi a-t-elle été haïe. L'admiration a une doublure, la haine et l'enthousiasme a un revers, l'outrage [...] Les êtres comme G. SAND sont des bienfaiteurs publics".



BIBLIOGRAPHIE

- Gustave LANSON : *Histoire de la littérature française* (Hachette), 1964.
 Martine REID, Bertrand TILLIER : *l'ABCdaire de George SAND* (Flammarion), 1999.
 Huguette BOUCHARDEAU : *George SAND : les femmes*, HB éditions 2003.
 André MAUROIS, *Lélia ou la vie de George SAND*, Hachette, 1952.
 Bernard HAMON : *George SAND et l'enfer chrétien*, Cahiers George SAND N°36, 2014.
 Bernard HAMON : *George SAND et la politique*, l'Harmattan, 2001.
 Michelle PERROT : *SAND, une femme en politique*, in *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, 1998.
 Michelle PERROT : *George SAND, Politique et polémiques*, Acte Sud, 2004.
 Revue *Les Lettres Françaises* (27 avril 2004).
 Nicole MOZET, *George SAND, écrivain de romans*, Christian PIROT, 1997.
 Marie-Reine RENARD : *les idées religieuses de G SAND et l'émancipation féminine*.
 Thérèse MARK-SPIRE : *George SAND et le Berry*, 1954.
 Armelle LEBRAS-CHOPARD : *Métamorphoses d'une notion : la solidarité chez Pierre Leroux*
 Thérèse MARK-SPIRE, *George SAND et le Berry* (1954).
 Bruno VIARD *Anthologie de Pierre Leroux*. Le bord de l'eau (Bibliothèque Républicaine).
<http://www.senat.fr/evenement/sand/colloque.html>
<http://www.georgesand.culture.gouv.fr>
 Marie-Reine RENARD : *les idées religieuses de G SAND et l'émancipation féminine*,
assr.revues.org/1902?file=1
 Site du pays de George SAND en Berry.
 Site de l'association : les amis de George SAND.
 Wikipédia articles SAND, Lamennais, Perdiguier, Leroux.

L'ITALIE DE GEORGE SAND

Bernard HAMON

"Ancien Président de la célèbre association "Les Amis de George Sand", et auteur de très nombreux ouvrages qui font référence, tant au niveau national qu'international. Il nous a fait le grand honneur de participer à notre colloque".

"Il était dix heures du soir lorsque le misérable legno qui nous cahotait depuis le matin sur la route sèche et glacé s'arrêta à Mestre.

C'était une nuit sombre et froide.¹ Nous gagnâmes le rivage dans l'obscurité. Nous descendîmes à tâtons dans une gondole... Nous n'entendions pas un mot de Vénitien. La fièvre me jetait dans une apathie profonde. Je ne vis rien, ni la grève, ni l'onde ni la barque, ni le visage des bateliers. J'avais le frisson... Cette gondole noire, étroite, basse, fermée de partout, ressemblait à un cercueil... le temps était calme.² "



Ainsi George SAND décrit-elle son arrivée à Venise en compagnie d'Alfred DE MUSSET. Cette fâcheuse impression disparut à la vue du grand canal éclairé par une "lune rouge" qui soulignait la beauté des constructions qui le bordaient.

Toutefois le séjour ne se présenta pas comme ils le souhaitaient et ses conditions s'aggravèrent rapidement pour plusieurs raisons : le manque d'argent qui contraignit George SAND à emprunter à des amis et surtout à consacrer ses nuits à écrire pour respecter ses engagements vis-à-vis de la *Revue des Deux Mondes* ; durant ce temps MUSSET vivait la nuit vénitienne et ses plaisirs. Le mauvais état de santé de SAND persista durant tout le mois de janvier puis ce fut le tour de MUSSET soigné par sa compagne qui parvint néanmoins à écrire, en quatorze jours

un roman, *Leone Leoni* et à traiter avec des éditeurs qui la pressaient. Son moral était au plus bas durant ce carnaval qu'elle n'appréciait guère. Ainsi se confiait-elle dans une note qui n'était pas destinée à la publication :

"Pourquoi es-tu si belle, ô Venise, et pourquoi te fais-tu donc tant aimer de moi, quand je ne dois plus rien aimer sur la terre ? Ô marbres sonores, échos de la joie, légers arceaux pleins de rires et de mélodies, ne sauriez-vous au travers de tous ces bruits, saisir et conserver quelque sanglot étouffé, quelque lugubre plainte qui me rappelât qu'il faut mourir ?

[...] Venise, fais-toi muette et sourde pour moi, ou bien ouvre ton passé aux mille cadavres qu'y a enfouis la tyrannie et fais passer sous mes croisées, une sanglante procession de fantômes, une terrible psalmodie de sanglots, afin que la mort me semble juste et acceptable, à moi qui suis jeune, qui aurais pu être heureux, qui méritais d'être aimé ; à moi qui suis seul, sans ami, sans espoir, sans amour, à moi qui suis à Venise et qui vais mourir."³

¹ Voir également l'incipit de *Leone Leoni* : "Nous étions à Venise. Le froid et la pluie avaient chassé les promeneurs et les masques de la place et des quais. La nuit était froide et silencieuse. On n'entendait au loin que la voix monotone de l'Adriatique se brisant sur les îlots, et de temps en temps les cris des hommes de la frégate qui garde l'entrée du canal Saint-Georges s'entrecroisant avec les réponses de la goélette de surveillance. C'était un beau soir de carnaval dans l'intérieur des palais et des théâtres ; mais au-dehors tout était morne, et les réverbères se reflétaient sur les dalles humides, où retentissait de loin en loin le pas précipité d'un masque attardé, enveloppé dans son manteau." G. SAND, *Romans* 1830, Presses de la cité, Omnibus, 1990, p. 719.

² Annarosa POLI, *L'Italie dans la vie et l'œuvre de George SAND*, Armand Colin, 1960, p. 59. Ouvrage incontournable pour qui s'intéresse aux rapports de George SAND et de l'Italie.

³ G. SAND, *Œuvres autobiographiques*, texte établi, présenté et annoté par G. LUBIN, La Pléiade Gallimard, t. 2, 1989, p. 620-621.





Une fois rétabli, MUSSET avait repris ses nuits vénitiennes. Que la jalousie d'Alfred et l'aversion croissante qu'il éprouvait pour Venise le décida à regagner Paris. Et à George SAND elle avait cédé à Pietro PAGELLO, le jeune médecin qui les avait soignés.

La séparation se fit sans drame puisque SAND accompagna MUSSET à Mestre lors de son départ. Ils continuèrent d'ailleurs à s'écrire et MUSSET lui servit de correcteur et d'intermédiaire avec ses éditeurs. Le printemps arrivait, son état dépressif s'apaisait peu à peu. Peu après le départ de MUSSET, elle lui envoya un texte en lui demandant l'autorisation de le publier. Il lui donna son accord. En voici un extrait :

*"Tu ne te doutes pas, mon ami, de ce que c'est que Venise. Elle n'avait pas quitté le deuil qu'elle endosse avec l'hiver, quand tu as vu ses vieux piliers de marbre grec, dont tu comparais la couleur et la forme à celle des ossements desséchés. A présent le printemps a soufflé sur tout cela comme une poussière d'émeraude. Le pied de ces palais, où les huitres se collaient dans la mousse croupie, se couvre d'une mousse vert tendre, et les gondoles coulent entre deux tapis de cette belle verdure veloutée, où le bruit de l'eau vient s'amortir languissamment avec l'écume du sillage. Tous les balcons se couvrent de vases de fleurs, et les fleurs de Venise, nées dans une glaise tiède, éclosent dans un air humide, ont une fraîcheur, une richesse de tissu et une langueur d'attitudes qui les font ressembler aux femmes de ce climat, dont la beauté est éclatante et éphémère comme la leur. Les ronces doubles grimpent autour de tous ces piliers, et suspendent leurs guirlandes de petites rosaces blanches, aux noires arabesques des balcons [...] et deux ou trois cages vertes cachées dans le feuillage renferment les rossignols qui chantent jour et nuit comme en pleine campagne."*¹

Elle se remit avec détermination à l'écriture et expédia à la *Revue des Deux Mondes*, dans les deux mois qui suivirent, deux romans, *André* et *Jacques*. Elle sort désormais dans la ville, assiste à des représentations données au Théâtre de la Fenice, excursionne avec le docteur PAGELLO jusqu'à Bassano au pied des Dolomites, "erre" en gondole sur la lagune et commence la rédaction des *Lettres d'un Voyageur* qui paraîtront dans la *Revue des deux Mondes* à partir du 15 mai ; les trois premières, consacrées à Venise, représentent une source essentielle pour la connaissance de son séjour, mais il faut se garder d'en attendre un journal de voyage qui préciserait ses activités, les dates où elles ont eu lieu et décrirait fidèlement ce qu'elle a vu. Elle prévient d'ailleurs l'un de ses correspondants de n'y pas "*chercher la moindre chose*

¹ G. SAND, *Lettres d'un voyageur*, Chronologie et introduction par H. BONNET, Garnier-Flammarion, 1971, p.82-83.

certaine sur les objets extérieurs" mais bien les impressions qu'elle en a reçues. Comme le dira Annarosa POLI : *"Pour elle le paysage fut avant tout un état d'âme"*¹. Ainsi décrit-elle un coucher de soleil sur la place Saint-Marc :

"Le soleil était descendu derrière les monts Vicentins. De grandes nuées violettes traversaient le ciel au-dessus de Venise. La tour de Saint-Marc, les coupoles de Sainte-Marie, et cette pépinière de flèches et de minarets qui s'élèvent de tous les points de la ville se dessinaient en aiguilles noires sur le ton étincelant de l'horizon. Le ciel arrivait, par une admirable dégradation de nuances, du rouge cerise au bleu de smalt ; et l'eau, calme et limpide comme une glace, recevait exactement le reflet de cette immense irisation. Au-dessous de la ville elle avait l'air d'un grand miroir de cuivre rouge. Jamais je n'avais vu Venise si belle et si féerique. [...]

*Peu à peu les couleurs s'obscurcissent, les contours devinrent plus massifs, les profondeurs plus mystérieuses, Venise prit l'aspect d'une flotte immense, puis d'un bois de haut cyprès où les canaux s'enfonçaient comme de grands chemins de sable argenté. Ce sont là les instants où j'aime regarder au loin. Quand les formes s'effacent, quand les objets semblent trembler dans la brume, quand mon imagination peut s'élancer dans un champ immense de conjectures et de caprices, quand je peux, en clignant un peu la paupière, renverser et bouleverser une cité, en faire une forêt, un camp ou un cimetière ; quand je peux métamorphoser en fleuves paisibles les grands chemins blancs de poussière, et en torrents rapides les petits sentiers de sable qui descendent en serpentant sur la sombre verdure des collines ; alors je jouis vraiment de la nature, j'en dispose à mon gré, je règne sur elle, je la traverse d'un regard, je la peuple de mes fantaisies."*²



Cet extrait, outre la beauté du style, permet d'approcher le processus de création de l'écrivaine, qui regarde avec attention le spectacle, s'en imprègne et laisse son imagination le transformer avant de le transcrire.

Mais parfois la description devient plus précise : ainsi la voit-on s'intéresser à la vie de la cité, à ses habitants et à leur vie sur les canaux et la lagune.

¹ A. POLI, *op. cit.* p. 271.

² *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p.72-73.

Elle distingue les gondoliers des riches particuliers, habillés de *"vestes rondes de toile anglaise imprimée à grands ramages de diverses couleurs"*, de pantalons blancs tenus par un ceinturon rouge, coiffés *"d'un bonnet de velours noir"*¹, alors que le gondolier de place – qu'elle utilise – ne possède que *"son pantalon, sa chemise et sa pipe"*, obéit aux ordres du gondolier qu'il a élu chef de son *traguet*², *"ivrogne, facétieux, bavard, familier et fripon"* capable, si on le laisse faire *"de boire votre marasquin et fumer votre tabac avec la tranquillité d'un homme qui se livre aux plus légitimes opérations"*³. Elle note soigneusement le comportement de ces hommes, les injures, le plus souvent grossières, qu'échangent ces *barcalores* lorsqu'un maladroit provoque un abordage, s'émerveille de leur virtuosité, alors que *"lancé[s] à pleines rames"* ils sont capables de s'arrêter juste avant de heurter la pile d'un pont⁴. Elle observe la marchande de poisson qui s'égosille, le porteur d'eau criant des calembours pour attirer l'attention des chalands et le gondolier qui invite le passant au voyage par des offres merveilleuses.⁵



Mais elle remarque aussi l'atmosphère joyeuse qui règne sur la lagune à l'occasion de fêtes, comme celles célébrées dans l'île de Guidecca :

*"Ce qu'il y a encore de beau et de vraiment républicain dans les mœurs de Venise, c'est l'absence d'étiquette et la bonhomie des grands seigneurs. Nulle part peut-être il n'y a des distinctions aussi marquées entre les classes de la société, et nulle part elles ne s'effacent de meilleure foi. [...] le peuple aime encore ses vieux nobles, ces hommes des derniers temps de la république, qui furent si riches, si prodigues et si dupes, si magnifiques et si vains, si bornés et si bons.[...] Ils ont toujours été affables et paternels avec le peuple, et ne fuient jamais sa grosse joie, parce qu'à Venise elle n'est vraiment pas repoussante comme ailleurs, et que ce peuple a de l'esprit jusque dans la grossièreté ; le peuple répond à cette confiance, et il n'y a pas d'exemple qu'un noble ait été insulté dans une taverne ou dans la confusion d'une régате. Tout va pêle-mêle. Les uns rient de la gravité des autres, ceux-ci s'amusent de l'extravagance de ceux-là. La gondole fermée du vieux noble, la barque resplendissante du banquier ou du négociant, et le bateau brut du marchand de légumes, soupent et voguent ensemble sur le canal, se heurtent, se poussent, et l'orchestre du riche se mêle aux rauques chansons du pauvre. Quelquefois le riche fait taire ses musiciens pour s'égayer des refrains graveleux du bateau ; quelquefois le bateau fait silence et suit la gondole pour écouter la musique du riche."*⁶

Parfois la lagune est toute musique. Un soir, devant la Salute, sa gondole croise une barque qui répandait *"derrière elle comme un parfum, les sons d'une sérénade délicieuse"*, elle demande à son gondolier, Catullo, de la suivre ; bientôt d'autres en font autant aux cris de Musica ! Musica ! Pour former un cortège et partager le concert en remontant le grand Canal pendant *"près d'une heure"*⁷.

Mais chez SAND la réflexion sociale n'est jamais loin. La Vénétie souffre sous l'occupation autrichienne. Aussi plaint-elle la pauvreté de ces pêcheurs vénitiens, qui, malgré leur lagune

¹ Lettres d'un voyageur, op. cit., p.87

² Place de stationnement du groupe de gondoles auquel il appartient (de *traghetterare* : traverser).

³ Ibidem, p. 89-90

⁴ Ibidem, p. 88.

⁵ Ibidem, p. 92.

⁶ Ibidem, p. 115-116.

⁷ Ibidem, p. 93-94.

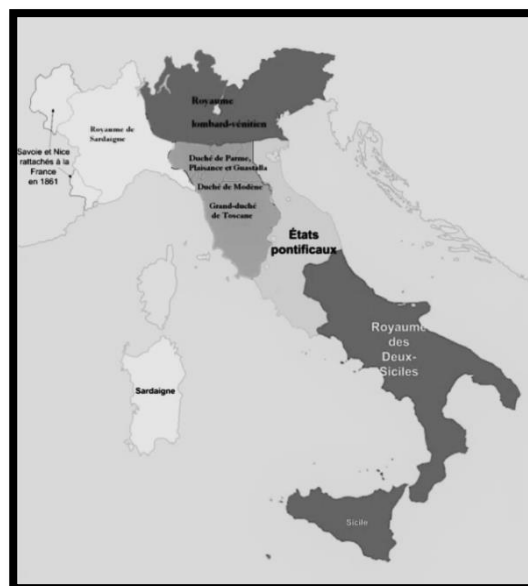
qui regorge de poissons et la production abondante de légumes et de fruits de ses terres, ne profitent pas de ces richesses, dorment "sur le pavé... hiver comme été... sans autre oreiller qu'une marche de granit"¹. De sociale la réflexion devient politique. Apprenant la condamnation de Félicité DE LAMENNAIS par le pape Grégoire XVI, pour avoir publié *Lettres d'un croyant* qui appelait l'Eglise à retrouver les vertus de l'évangile, elle dénigre l'autorité d'un pape allié des "puissants et des riches de la terre"² et encourage les "âmes libres" à prier "tout bas pour l'ennemi du pape" et à laisser "faire la reine du monde nouveau, l'intelligence, qui approche à pas de géant"³.

SAND quitta Venise pour retrouver ses enfants qu'elle n'avait pas vus depuis huit mois. Elle songeait à y revenir avec eux, on sait qu'elle ne le fit pas. Elle ira, quelques années plus tard, en leur compagnie et celle de CHOPIN, passer quelques jours à Gênes à partir de Marseille, mais ce court séjour ne nous apportera rien sur son rapport avec l'Italie.



► ENTRE VENISE ET ROME

Il nous faut maintenant dire la situation politique de la péninsule italienne, car le rapport de George SAND avec l'Italie va désormais s'orienter dans ce sens. Les traités de 1815 avaient mis fin au Royaume d'Italie napoléonien⁴ en le partageant en royaume de Lombardie-Vénétie, annexé par l'Autriche la grande bénéficiaire de ces traités, royaume des Deux-Siciles, duchés dirigés par des Habsbourg et enfin les Etats du pape, souverain temporel des provinces qui barraient la péninsule de Rome à Bologne. Depuis 1830 les mouvements révolutionnaires n'avaient pas cessé de lutter pour une Italie unifiée. Leurs chefs se trouvaient pour la plupart en exil. Giuseppe MAZZINI était l'un d'entre eux. Il admirait George SAND dont il avait apprécié ses *Lettres d'un voyageur*. La sachant acquise à l'unité italienne il prit contact avec elle en 1842 et leur correspondance se poursuivit. En 1847, elle l'invita à Nohant ; il s'y rendit à la fin du mois d'octobre 1847. Il l'entretint d'une lettre qu'il fit d'ailleurs jeter bientôt par l'un de ses amis dans le carrosse du pape qui traversait la ville. Cette lettre l'exhortait à prendre la tête d'une Confédération qui libérerait l'Italie de la tutelle autrichienne dans le but de réaliser son unité. SAND lui demanda de lui faire parvenir cette lettre, s'empressa de la traduire, puis l'enrichit d'une introduction et d'un commentaire très offensif à l'égard du pape Pie IX, qui se terminait ainsi :



"Le pouvoir spirituel est à vous ; contentez-vous de cela, et n'empiétez pas sur le domaine temporel, qui nous appartient exclusivement et où vous n'avez rien à voir [...] Vous n'êtes qu'un prêtre, c'est-à-dire que pour nous, vous n'êtes qu'une momie. Votre empire s'étend sur les catacombes du passé : nous vous interdisons l'accès de la vie."

Cependant elle l'encourageait à rompre le silence de ses prédécesseurs :

¹ Ibidem, p. 91.

² Ibidem, p. 109.

³ Ibidem, p. 111.

⁴ Constitué par le traité de Presbourg en 1805.

"Il y a bien longtemps que le chef de l'Eglise est mort ou avili sur le siège pontifical. [...] Il appartient à Pie IX, de rompre ce long silence de la peur ou de l'ineptie. S'il ne le fait pas, il est probablement le dernier pape. Homme intelligent et brave, qui l'en empêcherait ? Le manque de foi. La papauté finirait par un sceptique. Voilà pourquoi on lui crie une parole qui doit retentir dans son cœur : "Courage, saint-père ! Soyez chrétien!"¹.



Elle publia l'article et ses commentaires dans *Le Constitutionnel* du 7 février 1848 donc une quinzaine de jours avant la Révolution. Une révolution bientôt suivie par d'autres Etats de l'Europe monarchique. En 1849 MAZZINI et ses amis proclamèrent la République romaine qui menaçait, de ce fait, le pouvoir temporel du Pape. Le président de la République Louis Napoléon, soucieux de ménager l'opinion catholique, envoya un corps expéditionnaire à Rome qui écrasa la révolution. SAND qui avait correspondu avec MAZZINI durant ces événements lui confia son chagrin et sa honte, et à un ami : *"Rome espérait et combattait, hélas ! Et nous l'avons tuée. Nous sommes des assassins"*².

Tout rentra dans l'ordre monarchique et Rome restera occupée pour longtemps par l'armée française. C'est ainsi que George SAND la trouva quelques années plus tard.

► ROME 1855.

Devant le chagrin éprouvé par George SAND à la suite de la mort de sa petite fille Nini³, Maurice, son fils et MANCEAU, son compagnon depuis plusieurs années, la persuadent de partir avec eux en voyage en Italie.

Au début du mois de mars 1855, la destination est arrêtée : ce sera Rome. Mais George SAND, craignant "la police féroce" des Etats du Pape – ses prises de position publiques contre le pouvoir temporel du souverain pontife sont connues et nombre de ses romans condamnés par la congrégation de l'Index – sollicite son ami, le prince Napoléon, pour obtenir plus facilement des autorités, passeports et autorisations indispensables. Le Nonce les fera délivrer mais à la condition que le nom apposé soit celui de DUDEVANT plutôt que celui, détestable à ses yeux de SAND.⁴

Dès leur arrivée le temps se montra détestable. Contrairement à CHATEAUBRIAND elle n'éprouvera pas "la fièvre des ruines", encore moins l'ivresse ressentie par RENAN ; si elle apprécie certains monuments situés en périphérie, et plus particulièrement la villa Pamphili et ses jardins emplis d'anémones et d'orchidées, la ville où les vestiges du passé étaient étouffés par des constructions "laidés" lui déplait. La mendicité *hideuse* qu'elle subit quotidiennement, l'indispose.⁵ Pourtant les voyageurs sont reçus chaleureusement par le préfet français de Rome

¹ G. SAND, Une lettre à MAZZINI in Questions politiques et sociales, Ed. d'Aujourd'hui, 1977, p. 194.

² *Corr.*, t. IX, à Ch. Poncy, 29.09.1849.

³ Jeanne CLESINGER, fille de Solange, décédée dans la nuit du 13 au 14 janvier 1855.

⁴ Voir Ph.BOUTRY, George SAND et l'Index in *George Sand et Politique*, Ed. Pleins feux, Nantes, 2007, pp.175-199. 14 de ses romans subirent les "foudres" de l'Index, avant que son œuvre entière ne subisse le même sort, la faisant ainsi l'auteur français le plus condamné par cette congrégation. Voici toutefois ce qu'en disait CHATEAUBRIAND en 1828 : "Ce fameux Index, qui fait encore un peu de bruit de ce côté-ci des Alpes, n'en fait aucun à Rome : pour quelques bajocchi [baiocco : petite monnaie pontificale] on obtient la permission de lire, en sûreté de conscience, l'ouvrage défendu. L'Index est au nombre de ces usages qui restent comme des témoins des anciens temps au milieu des temps nouveaux". *Mémoires d'Outre-Tombe*, Mœurs actuelles de Rome, Levaillant, t. II, 3^e partie, L. 8^e, Flammarion, 1970, p. 433-434.

⁵ Limités à 1000 dans la ville, mais comme le fait remarquer Annarosa POLI dans sa préface à *La Daniella* le roman que SAND écrivit l'année suivante, leur présence sur les itinéraires empruntés par les voyageurs laissait cette impression de multitude. *La Daniella*, Editions de l'Aurore, t.1, 1992, p. 9.

Rome Antoine MANGIN et par Ida DUMAS, la femme d'Alexandre. Gustave BOULANGER, hôte de la villa Médicis, s'empresse de leur faire découvrir monuments et œuvres d'art. Elle admirera la puissance des œuvres de MICHEL-ANGE – la chapelle Sixtine et le Moïse de l'église San Pietro in Vincoli – comme les sculptures antiques du Capitole, mais rentre "consternée" par la visite du Colisée, du forum, des arcs de triomphe et du palais de Constantin "pourtant de belles et grandes ruines" en raison de leur abandon.¹ Elle ne dira rien des monuments baroques, que décriront quelques années plus tard les frères GONCOURT.² Enfin si elle juge la ville "hideuse de laideur et de saleté" malgré les trésors qu'elle renferme, la vue de la campagne romaine "plate et sans intérêt" n'améliore pas ses impressions.³

Une fièvre contractée par son fils la contraint de s'éloigner de Rome vers les hauteurs des monts Albains. Elle quitte donc la ville au milieu de la semaine sainte, pour s'établir avec ses compagnons de voyage à Frascati, où elle a loué le rez-de-chaussée de **la villa Piccolomini**, au confort relatif. Là, cependant, tout change : elle apprécie un pays "d'une beauté inouïe", véritable "paradis terrestre" car elle se trouve désormais en contact avec une nature sauvage à souhait, cascades, rochers, arbres en fleurs, allées de chênes verts "trapus, énormes, tortillés en impénétrables berceaux". Elle cueille, dans les bois et les champs, anémones, cyclamens, hépatiques bleues et blanches, dont elle nourrit son herbier au cours de longues excursions. Les grandes villas du pays, splendides et "bizarres" aux parcs solitaires, abandonnés, l'enchantent. Elle ne rentre de ces promenades que pour prendre les repas et dormir. A peine trouve-t-elle le temps de descendre à Rome, le jour de Pâques, pour assister à la bénédiction du Pape ; elle en revient confortée dans ses convictions :



"Quant à moi, je ne me sens pas le besoin d'intermédiaires vivants entre le ciel et moi. [...] Dans une église je ne vois qu'une comédie mal jouée, un mystère où mes plus chères idées sont travesties, en images grossières ou en symboles, qui ne sont plus de mon temps et dont je n'ai plus besoin, ayant saisi l'esprit. Je l'ai saisi en partie par le catholicisme et en partie par la philosophie. J'ai fait mon choix. Je le fais encore tous les jours, car je lis et j'étudie toujours l'idée et je ne veux pas qu'une discipline qui m'abrutirait, m'empêche de chercher celui qui m'ordonne de chercher toujours pour mieux croire."⁴

Cependant il est temps de rentrer à Nohant pour se remettre au travail. Les trois jours qu'ils passeront à Rome, à l'hôtel de la Minerva, avant de prendre le chemin du retour sont consacrés à des visites de palais et d'églises à un rythme stupéfiant. Ainsi le samedi 21 avril : église de la Minerva, Panthéon, église de Santa Maria delle pace, palais Farnèse où l'on admire les Carrache, palais Corsini, avant de franchir le Tibre pour se rendre à la Farnesina contempler les plafonds de RAPHAËL – qui lui apparaît trop "poseur" et son œuvre, trop souvent remaniée ou achevée "peinturluré[e]" par ses élèves, "une grande blague" ! – retraverse le Tibre pour visiter le palais Doria et sa galerie de marbre, quitté pour gravir le Capitole dont le Palais abrite le Gladiateur, la Vénus et les portraits de VAN DYCK ; c'est ensuite la villa Albani puis la villa Borghese, malheureusement fermée ce jour-là.⁵ La veille elle avait, en compagnie d'un

¹ G. SAND, Agendas, présentés et annotés par A. CHEVEREAU, Jean TOUZOT, 5 vol., 1990, I, 263.

² Dans leur roman *Madame Gervaisais* paru en 1869.

³ On est loin de l'opinion de CHATEAUBRIAND qui aimait "passionnément cette Rome si triste et si belle". Mémoires d'Outre-Tombe, op. cit., 3^e partie, L. 9^e, p. 545.

⁴ *Corr.*, XIII, à D. RICHARD, 21.08.1855.

⁵ Agenda, I. MANCEAU qui tient l'agenda durant le voyage romain est très précis sur l'emploi du temps quotidien des voyageurs.

d'un abbé, visité le Vatican et sa bibliothèque, avant de courir au Janicule pour découvrir le couvent de San Onofrio, où était mort LE TASSE et où CHATEAUBRIAND avait souhaité, un temps, finir lui aussi ses jours.

► SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Le 23 avril, les trois voyageurs, malgré l'appréhension causée par ces voiturins qui sont, prétend-t-elle, tous des *bricconi*¹, quittent Rome pour gagner Florence, par des routes souvent incommodes, heureux de quitter les Etats du pape "où l'on manque de tout et où le climat est dur comme le reste". Les quatre journées consacrées à Florence, belle, propre et civilisée, se déroulent encore sur un rythme soutenu tant il y a "de belles choses à voir"² : Les MICHEL-ANGE et les TITIEN des *Offici*, le *Duomo* et sa coupole de BRUNELLESCHI, le palais Pitti et ses VERONESE, la fresque d'Andrea DEL SARTE au couvent San Salvi, l'église Santa Croce, bien d'autres lieux encore... George SAND y rencontre un antiquaire, Giovanni FREPPA, spécialiste des maïoliques. Elle utilisera leurs conversations pour écrire un article sur ce sujet dès son retour à No-hant.³

Le 2 mai ils quittent Florence par le chemin de fer pour Lucques où ils restent peu, puis se dirigent vers La Spezia. Il fait un temps de chien et il faut à nouveau procéder aux formalités indispensables pour franchir la frontière du duché de Modène. Le pays est beau, la nature exubérante et la mer superbe. Dès son arrivée elle écrit à sa fille :



*"C'est un endroit tranquille et délicieux, un climat très doux et un terrain très praticable pour la promenade [...]. Aujourd'hui nous voilà à travers champs, passant les ravins et grim pant partout à pied sec. Je suis assise par terre sur un sable chaud tout rempli de fleurs ; encore des bruyères blanches, des orchys superbes, des romarins et une foule de plantes superbes aussi..."*⁴

Elle cause avec des paysans et des mariniers qui lui paraissent "tout à fait bons et nêtes"⁵. Et, si elle explore la campagne, elle ne tarde pas à louer les services d'un marin, qui les emmène à l'île de Palmaria, à Porto Venere, où l'eau de pluie coule en torrent dans les rues escarpées. Ils s'en soucient peu car si les *due* Fratelli sont souvent coiffés de nuages, les paysages des collines et des corniches des *Cinque Terre* qui plongent dans la mer, sont merveilleux.

Le 10 ils embarquent sur le *Ferruccio*, à destination de Gênes, et après une courte escale, embarquent pour Marseille d'où ils prendront le train pour Paris.

¹ Fripons.

² *Corr.*, t. XIII, à S. CLESINGER, 4 mai 1855.

³ Les maïoliques sont des faïences italiennes du temps de la Renaissance. Elle utilisera leurs conversations pour écrire un article qui paraîtra dans *la Presse* du 5 juillet suivant sous le titre : *Les maïoliques florentines et Giovanni Freppa*.

⁴ *Corr.*, t. XIII, à S. CLESINGER, 4 mai 1855.

⁵ *Ibidem*, à E. ARAGO, 8 mai 1855.

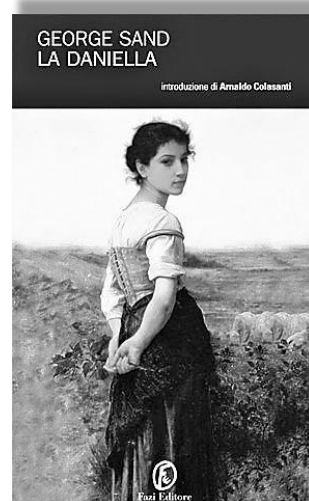
♦ La Daniella

De retour à Nohant elle se décide à écrire, sous couvert d'une fiction, ses impressions sur Rome. Comme elle le confiera à son ami CALAMATTA :

*"[...] puisqu'on ne peut parler de ce qui, à Rome, est muet, paralysé invisible, il faut éreinter Rome, ce que l'on en voit, ce que l'on y cultive, la saleté, la paresse, l'infamie. Il ne faut faire grâce à rien [...] Eh bien non, je ne veux rien admirer, rien aimer, rien tolérer dans le royaume de Satan, dans cette vieille caverne de forbans et de ruffians. Je veux cracher sur le peuple qui s'agenouille devant les cardinaux [...] Si quelqu'un prend, grâce à moi, Rome, telle qu'elle est aujourd'hui, en horreur et en dégoût, j'aurai fait quelque chose."*¹

Ce sera *La Daniella* qui paraîtra en feuilleton dans *La Presse* dix-huit mois plus tard.² Le roman se situe là même où elle s'est établie et respecte jusqu'à la chronologie du séjour ; Rome, et à travers elle, le pouvoir temporel du pape, est éreintée, à l'exemple de ce court extrait d'un jugement porté dans le roman par l'oncle du héros, abbé de surcroît :

*"Plus de cent fois par jour j'en ai le sang à la tête. Il faut payer partout, payer pour visiter les églises, qui sont fermées à clef comme des coffres ; payer pour demander son chemin dans la rue ; payer à la douane ; et des frais de passeport ! Et des mendiants ! C'est honteux, tant de loqueteux dans les rues et sur les chemins ! Si ma paroisse était administrée comme ça, je ne voudrais jamais y mettre les pieds ! En voilà un étonnement pour moi de voir comment ça se passe ici ! Des prêtres qui vont à la comédie, des cardinaux qui donnent le bras aux dames pour traverser l'église de Saint-Pierre : et des Vénus et des Comus³, et des Bacchus plein de Vatican ! Des idoles païennes jusque dans les églises ! Encore, si tout cela était joli à regarder ; mais rien ! C'est affreux ! Des vieux tas de pierres dans les plus beaux quartiers, des statues à qui il manque bras et jambes, un pays à l'abandon, [...] des aqueducs qui n'amènent plus d'eau, des bœufs desséchés [...] Des scorpions dans le pain, des cheveux dans la soupe... Et quelle soupe ! Je n'en voudrais pas chez nous pour laver les sabots de ma jument. Pouah ! Le vilain pays ! Dépêche-toi de me regarder, car tu ne m'y verras plus longtemps, dans ta belle campagne de Rome!"*⁴



Victor HUGO la félicitera pour "ce grand et beau livre" mais n'admit pas sa critique sur tous ces points. Le 12 avril 1857 il lui donna son opinion sans nuance aucune :

*"Comme peintre, je défendrais contre vous toute la vieille ruine italienne, et en particulier cette éblouissante et formidable campagne de Rome, que j'ai vue enfant, et qui m'est restée dans l'esprit et dans la prunelle comme si j'avais vu du soleil mêlé à de la mort."*⁵

Mais sans doute, alors à Guernesey, avait-il lu le roman dans le feuilleton publié dans *La Presse* et non dans le volume augmenté d'un appendice, qui, entre autres reproches, imputait cet état de misère, non seulement au pouvoir temporel du pape mais aussi à la religion elle-même. Ainsi affirmait-elle :

¹ Corr. XIV, 29 [sic]. 02.1857.

² Du 6.01 au 25.03.1857.

³ Fils de Bacchus et de Circé, dieu de la joie et de la bonne chère, des fêtes et des frasques nocturnes. On le voit il n'est pas cité par hasard.

⁴ G. SAND, *La Daniella*, Texte préfacé et présenté par Annarosa POLI, éditions de l'Aurore, 2 t. 1992, t. II, p. 171. Louis VEUILLLOT réagira violemment dans *Le Parfum de Rome*, Voir V. PALME, 2. t. 1891, t. 2, p. 140-144.

⁵ George Sand, Victor Hugo, *Correspondance croisée*, Lettres réunies et présentées par D. BAHIAOUI, HB éditions, 2004.

*"Le prêtre n'est pas institué pour travailler, puisqu'il n'est pas institué pour produire. Sa mission est de contempler et de prier. Ici, tout le monde est moine ; on ne travaille pas. Les stériles richesses du couvent nourrissent une race de pauvres, également stériles, qui ne savent que prier ou faire semblant. La terre se dessèche, l'air se corrompt, la race humaine s'étiole ; le corps et l'âme périssent dans l'immobilité du néant ; les cloches seules sont vivantes et font retentir d'un éternel chant de mort cette cité dolente, où se traînent en grimaçant des ombres effacées."*¹

Si le Saint-Siège ne réagit pas, le gouvernement impérial donna un avertissement au journal et à l'auteur pour avoir publié un feuilleton contenant "des attaques violentes contre le pontife et son gouvernement".

En outre, dans ce même appendice, elle n'épargnait pas le peuple romain, "*cette populace*", cette "*canaille*", qui subissait sans réagir, allant jusqu'à soutenir "*qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite d'avoir*". Ces propos soulevèrent l'indignation d'exilés italiens. C'était oublier les émeutes siciliennes qui avaient précédé notre révolution de 1848 ; et aussi la Venise révoltée qui avait tenu tête pendant plus d'un an aux Autrichiens en 1849. Ses chefs, exilés, particulièrement MANIN, son dernier Président, et le général ULLOA qui s'était illustré lors du siège, réagirent à cet affront par voie de presse. Plusieurs lettres furent publiées de part et d'autre ; après explications l'on finit toutefois par se réconcilier.²

✓ La Guerre

Deux ans plus tard, au printemps 1859, NAPOLEON III, pressé par CAVOUR et VICTOR-EMMANUEL II, se décidait à attaquer l'Autriche aux côtés du royaume du Piémont qui avait pris la tête de la croisade pour l'unification de l'Italie.

George SAND, enthousiaste, écrit et publie aussitôt à ses frais *La Guerre*, un opusculé d'une quinzaine de pages qui magnifiait cet événement, alors même que les troupes alliées se réunissaient pour marcher vers la Lombardie. Toutefois il est permis de penser qu'elle saisit là l'occasion de corriger, sans se déjuger, la mauvaise impression laissée, comme on l'a vu, par ce qu'elle avait dit du peuple italien dans *La Daniella*. Le ton est en effet tout autre dans cet opusculé :

"Oui, chère Italie, sœur de la France, on naît chez nous avec ton amour dans le cœur. C'est un instinct passionné qui lutte et qui souffre comme le tien lutte avec l'amour de la liberté. Quand on met le pied sur ton sol et que l'on te voit éteinte et comme morte sous le poids de l'étranger, on est tenté de te maudire et l'odeur de tes sépulcres vous navre et vous glace. Mais, si tu fais un mouvement, si tes morts ressuscitent, si tes enfants accablés se relèvent, si tu jettes un cri d'appel et de détresse vers nous, à son tour, notre sang se ranime et bouillonne. Oui, c'est bien une voix de sang, et nous volons vers toi, entraînés par une puissance qui ne se raisonne plus, et qui fait bien de ne pas raisonner."



¹ *La Presse*, 25.03.1857 et *La Daniella*, op.cit., t. 2, p. 241.

² Sur toute cette affaire voir les commentaires d'AR. POLI in *La Daniella*, op. cit. t. II, p. 221-232, comme la *Correspondance*, t. XIV, p. 260-296.

Raisonner sur quoi ? Elle est tombée par sa faute cette infortunée ? Elle nous a méconnus souvent ? Elle a été victime de mille erreurs ? Elle a été égarée par la superstition, paralysée par le dégoût, vaincue par les délices de son climat, endormie par les pompes de son culte et l'orgueil de ses beaux-arts ? – Soit, c'est possible ; mais la voilà qui souffre et qui crie. Entendez-vous ? On la brise, on la torture, cette reine déchue de l'ancien monde, cette déesse de l'intelligence, source immortelle du feu sacré des nations ! Courons, il faut la sauver. [...] Marchons et marchons vite !"¹

Bientôt c'est la victoire de Magenta, le 4 juin, puis celle de Solferino le 24. George SAND publie alors un nouvel opuscule, *Garibaldi*, glorifiant ce républicain qui sait mettre de côté ses idées pour se mettre au service d'une monarchie dans le but de réaliser l'unité italienne. Quelques jours plus tard, elle apprend avec stupeur l'armistice de Villafranca (11 juillet). Seule la Lombardie sera cédée au Piémont. Pour les autres états on en revient au statu quo : le pape et les souverains de Toscane, Parme et Modène conservent leurs possessions, comme le roi des Deux-Siciles, et la Vénétie demeure terre autrichienne. Cependant les populations du Nord ne tardent pas se révolter et obtiennent leur rattachement au Piémont. Le pape ne conserve en temporel que Rome et le Latium. Un an plus tard **GARIBALDI**, à la tête de ses chemises rouges, débarque en Sicile avec la volonté de libérer le royaume des Deux-Siciles de son roi. George SAND, alors que ses troupes attaquent Palerme, n'attend pas sa victoire pour rééditer un *Garibaldi* augmenté d'un commentaire, remarquable par son anticipation et d'un vibrant hommage à celui qui, elle n'en doute pas, va chasser les Bourbons de Naples :



"Voilà un seul homme, sans argent, sans pouvoir et sans appui, aux prises avec tous les obstacles que l'homme peut rencontrer dans la société constituée, et, en un clin d'œil, cet homme a des amis, des partisans dévoués, des compagnons intrépides, des populations palpitantes autour de lui. Il est donc tout puissant l'homme qui croit ! Il dit un mot à l'oreille, il fait un signe dans l'ombre : les braves accourent, les moyens s'improvisent, les peuples se lèvent, les dangers reculent avec les obstacles, le monde frémit d'un bout à l'autre et prononce la déchéance du souverain menacé avant même qu'il ait perdu un seul homme. On sent que cela est fatal aujourd'hui ou demain, que la conscience humaine le veut, que le doigt de Dieu est levé, que Garibaldi tombant sous une balle, serait encore en esprit et en apparition surnaturelle à la tête de ses légions victorieuses, et que son nom seul continuerait les prodiges de sa volonté."²

Sa prédiction se réalisera trois mois plus tard. Le roi FRANÇOIS II prend la fuite et GARIBALDI prend possession de son royaume pour le transmettre au royaume d'Italie. L'unité italienne est réalisée.

Reste que les troupes françaises préservent toujours le territoire du pape, empêchant ainsi la proclamation de Rome comme capitale du nouveau royaume d'Italie. C'est contre les cléricaux français qui imposent à Napoléon III la présence armée de la France à Rome, que George

¹ G. SAND, Questions politiques et sociales, op. cit. p. 312.

² *Ibidem*, p. 341. GARIBALDI avait débarqué à Marsala le 11 mai. A l'heure où elle écrit il marche sur Palerme qu'il occupera le 21 juin. Il débarquera en Calabre le 19 août et, François II ayant quitté Naples, prendra possession du royaume des Deux-Siciles le surlendemain. A noter que son entreprise était soutenue par de nombreux états et que les fonds et les volontaires affluaient au fur et à mesure de sa marche. Noter aussi l'anticipation de SAND sur les événements : sa brochure était à la seconde édition le 13 juin !

SAND va désormais porter ses efforts. Ce sera, en 1863, *Mademoiselle La Quintinie* et sa préface très offensive vis-à-vis du parti cléricale, et, peu après, on entendra une foule de manifestants autour de l'Odéon où se joue une de ses pièces, scander des « Vive George Sand, à bas les cléricaux »¹. Il faudra attendre toutefois la défaite de l'Autriche par la Prusse, à Sadowa en 1866, pour assister au rattachement de la Vénétie au royaume d'Italie, puis celle de la France en septembre 1870 pour que Rome devienne enfin la capitale du royaume.

✓ Influence de l'Italie sur son œuvre

Cette proximité avec l'Italie ne fut pas sans influence sur son œuvre et l'on peut affirmer sans risque que la plupart de ses romans, depuis la *Lélia* de 1833 et les trois premières *Lettres d'un Voyageur* qui en suivirent la publication ont un rapport plus ou moins étroit avec l'Italie et les Italiens. Par le cadre dans lequel ils se déroulent, comme les romans ou nouvelles situées à Venise, *Leone Leoni*, *Mattea*, *L'Orco*, *L'Uscoque*, les *Maîtres mosaïstes*, la dernière *Aldini* et, partiellement, *Consuelo*. *Spiridion* dont l'intrigue est placée dans un monastère italien, *Gabriel* situé à Florence avant l'assassinat de son héroïne sur le pont Saint-Ange.

D'autres ont pour cadres des paysages que George SAND a aimés comme *Elle et Lui* à La Spezzia ; *L'Homme de Neige* à Pérouse et au lac Trasimène. D'autres sont dictés par l'actualité politique, comme *La Daniella*, *La Guerre* et encore *Garibaldi* ; d'autres encore, moins connus peut-être, comme *Le Piccinino*² paru en 1847 où elle évoque, sans d'ailleurs avoir été reconnaître les lieux, le problème sicilien "nation conquise et opprimée" conduite par "un gouvernement étranger sans entrailles et sans pudeur". La liste serait longue, qui se déroule jusqu'à la fin de sa vie puisque, en 1875, elle publie *Flamarande*³, qui évoque une nouvelle fois Pérouse et Trasimène, et met en chantier un nouveau roman, *Albine Fiori*⁴, dont l'héroïne éponyme est une jeune artiste italienne, qui, commencé le 19 février 1876, resta inachevé – la dernière indication sur l'avancement de son travail porte le 29 mai 1876, soit 9 jours avant sa disparition⁵.

Mais l'influence italienne se manifeste aussi, dans le domaine du théâtre. Indéniablement SAND a été et restera marquée, tout au long de sa vie, par la Commedia dell'arte qui, assurait-elle, "a donné naissance à la comédie française"⁶, nourri le génie de MOLIERE mais aussi son propre théâtre de Nohant où l'on improvise sur des canevas qu'elle a imaginés, puis discutés avec sa troupe⁷.

Comme le note AR. POLI : "*Le vrai théâtre pour SAND, est celui où, sur un scénario donné, le*



¹ On pourrait citer aussi les encouragements qu'elle porte au prince Napoléon lors de ses interventions au Sénat contre le pouvoir temporel du Pape. Voir B. HAMON, *George Sand et le prince Napoléon*, Lancosme, 2008.

² *La Presse*, 5.05-17.07.1847.

³ *RdM*, 1.02.1875.

⁴ *Albine Fiori*, présentée par Aline ALQUIER, Du Lérot éditeur, 2005.

⁵ Elle décédera le 8 juin suivant.

⁶ Préface des *Vacances de Pandolphe*, A. SZABO, *Préfaces de G. Sand*, Studia Romanica de Debrecen, 1998, II, 374.

⁷ *Ibidem*.

dialogue est improvisé selon l'intelligence et la fantaisie de chaque acteur, composant ainsi son rôle à son gré."¹



C'est ce qu'elle réalisera à Nohant, tant dans le théâtre de personnages que dans celui de marionnettes, théâtre qui engendrera le livre *Masques et Bouffons* de Maurice SAND auquel elle prodigua vraisemblablement des conseils avant de préfacer² ce "magnifique ouvrage qui contient toute l'histoire de la comédie italienne", écrira Théophile Gautier.³

► CONCLUSION

George SAND n'aimait pas les villes, on l'a constaté durant son séjour à Rome : "une ville m'a toujours fait l'effet d'une prison que je supporte à cause de mes compagnons de captivité"⁴, confiait-elle. Pourtant, à plusieurs reprises elle manifesta le désir de revoir Venise, "la seule ville qui ne soit pas créée par la main, mais par l'esprit de l'homme."⁵ Elle eut l'occasion, lors de son voyage à Golfe-Juan de 1868, de le satisfaire alors que Venise venait d'être plus accessible. Elle n'en profita pas. Sans doute redoutait-elle de ne plus ressentir ce sentiment d'émerveillement qu'elle avait conservé tout au long de sa vie. C'est bien ce qui apparaît dans une lettre, datée du 4 octobre 1874, envoyée à Charles-Edmond, le directeur du journal *Le Temps* qui en revenait :

"Vous me parlerez de ma chère Venise que je ne reverrai plus, car je la verrai autre. Elle est libre et doit ressembler à d'autres villes. Jadis c'était un monde à part, à nul autre pareil, une ville du passé, avec des regrets formulés dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, un repos de mort avec des voix invisibles qui chantaient, la nuit, les splendeurs d'un autre âge."

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

G. SAND,

- ♦ *Correspondance*, Garnier, 25 vol., 1964-1991.
- ♦ *Lettres retrouvées*, présentées et annotées par Th. Bodin, Gallimard, 2004.
- ♦ *Agendas*, présentés par A. CHEVEREAU, J. TOUZOT, 5 vol., 1990-1993. Consultables sur le site "[amisdegeorgesand](http://amisdegeorgesand.com)".
- ♦ *Histoire de ma vie*, Œuvres autobiographiques, La Pléiade, 2 vol., 1970-1972.

AR. POLI, *L'Italie dans la vie et l'œuvre de George Sand*, Armand Colin, 1960.

M. CAORS, *George Sand Alfred de Musset et Venise*, Royer, saga lettres, 1995.

J.L. DIAZ, *Le roman de Venise*, Actes sud-Babel, 1999.

B. HAMON, *George Sand et la politique "cette vilaine chose"*, L'Harmattan, 2001.

¹AR. POLI, *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, Armand Colin, 1961. Voir aussi la correspondance XXV, 810-811, où elle parle des improvisateurs italiens dont on trouve les traces dans des livres qu'elle possède : *Le Théâtre italien de Gherardi*, 1770, et Louis RICCOBONI (1674-1753) *Histoire du théâtre italien*, mais aussi acteur qui créa Lelio, l'amoureux dans la comédie italienne.

² 1860.

³Ch. SAND, S. DELAIGUE-MOINS, *Maurice fils de George Sand*, Lancosme, 2010, p. 218.

⁴G. SAND, *Histoire de ma vie*, présenté et annoté par G. LUBIN, O.A., La Pléiade, 1989, t. II, p.207.

⁵G. SAND, *Sketches and hints*, in M. CAORS, *George Sand Alfred de Musset et Venise*, Royer saga lettres, 1995, p. 207. Sera répété dans *l'Orco*, *ibidem*, p. 214.

DETENTE

Chantal DI SAVINO

N.B. : Les définitions soulignées correspondent à des mots évoqués lors des conférences présentées dans ce numéro

MOTS CROISES 136

Horizontalement.

I Une certaine amélioration. – **II** Permet de visualiser un ensemble. Fin de vie. – **III** Fort du Texas. Appris. – **IV** Autre nom de Gaïa. Nombreuses dans les villes italiennes. Fin d'infinitif. – **V** Terminaison du premier groupe. Désigne certaines projections cinématographiques. – **VI** Economiser. Désignation anonyme. – **VII** Lieu de vie de George Sand. Enlève. – **VIII** Ville d'eaux. Ville de Syrie. – **IX** Prénom de George Sand. Va avec lui. – **X** Lieu de villégiature de George Sand. Forme d'avoir. Nickel – **XI** Niés en désordre. Pronom toujours sujet. Chef de basse-cour. – **XII** Début d'oreille. Désigne aussi une cavité organique. – **XIII** Lac d'Ecosse. Nommée. Après do.

Verticalement.

1 Fait de ce qui se brise facilement. – **2** Brassait du vent. Sentit mauvais. Ile de l'océan Atlantique – **3** Jeter les pieds en l'air. Précède le docteur. Forces militaires. – **4** Fruit cultivé par George Sand. Refuge. – **5** Prénom russe. A fait vivre. – **6** Entre deux lisières. Interjection. Un allemand. – **7** Forme d'avoir. Paresseux. – **8** Vient de Sandeau. Grand rescapé. Forme d'avoir. – **9** Argent. Bas de gamme. Peu rapide. – **10** Son de cloche. Métal abrégé. Dans la gamme. – **11** Dans le coup. Prison. Démonstratif. – **12** Elle est mère de tous les vices. Drame lyrique. – **13** Médicament utilisé dans le traitement des psychoses.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

SUDOKU 136

				9	4	8	5	
8	6				2			1
9	2	5	1					7
					7	9		4
	4		3	2	9		8	
2		8	4					
7					6	2	4	3
1			9				7	8
	8	6	2	7				

REPONSE AUX MOTS CROISES DU N° 135

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	D	E	S	O	E	U	V	R	E	M	E	N	T
II	E	C	O	N	O	M	E	T	R	I	Q	U	E
III	F	R	I	T		A		T	A	Q	U	E	T
IV	O	I	E		P	R	O		B	U	E		R
V	R	T		N	O		P		L	E	R	M	A
VI	E	O	P		U	G	I	N	E		R	A	P
VII	S	I	S	E		O	U	I		M	E		L
VIII	T	R	U	C	Y		M	A	R	I	S	T	E
IX	A	E		O		T			E	S		A	G
X	T		H	U	M	O	U	R			U	N	I
XI	I	N	S	T	I	T	U	T	I	O	N		Q
XII	O	E		A	S	E			L	U		O	U
XIII	N	O	C	T	A	M	B	U	L	I	S	M	E

A VOS AGENDAS :

Les dates à retenir de septembre à décembre 2015.

Vous recevrez bien évidemment les invitations en temps utile...

12 septembre : "Forum des associations". Parc de la Navale de 8h à 18h.

21 septembre : première conférence : "*Casinos d'hier et d'aujourd'hui à La Seyne : patrimoines passés et à venir...*" par Jean-Claude AUTRAN et Dylan PEYRAS (Directeur de JOA), dans le cadre des "Journées du Patrimoine", auditorium du Collège Paul Eluard, à 17h.

25 septembre : inscriptions pour notre sortie d'automne à Salon de Provence, à la Maison du Patrimoine à La Seyne, de 9h à 12h.

26 septembre : sortie "Balade-Santé-Patrimoine", à Châteauvallon si la météo est enfin clémentine... A partir de 10h.

5 octobre : deuxième conférence, sur le Génocide Arménien. Auditorium du Collège Paul Eluard, à 17h.

10 octobre : sortie d'automne à Salon de Provence.

9 novembre : Assemblée Générale, rez-de-chaussée, Maison du Patrimoine à La Seyne. 17h.

16 novembre : troisième conférence (sujet à préciser). 17h.

14 décembre : quatrième conférence (sujet à préciser). 17h.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT 2015 - 2016

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	8 €
Abonnement au Bulletin, " <i>Le Filet du pêcheur</i> ":	12 €
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	20 €

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

Madame Chantal DI SAVINO
Les Bosquets de Fabrégas - n°14, 527 chemin de Mar-Vivo aux deux chênes
83500 La Seyne-sur-Mer.

NOM :	Prénoms :
Adresse :	
Tél :	Adresse électronique :



*George SAND,
Tamaris et la
Méditerranée.*

